

No. 366^a

Ne 3150

Eigenthum

der

deutschen, englischen & französischen
Leihbibliothek

von

M. Selig in Berlin

(4r) 223, 555

1260117

3005

247



Ad: Ne 3150

P R É C I S
H I S T O R I Q U E

S U R

LA VIE ET LES EXPLOITS

D E

FRANÇOIS LE FORT,

*Citoyen de Geneve, Général & Grand-
Amiral de Russie, Président de tous les
Conseils de PIERRE-LE-GRAND,
EMPEREUR DE MOSKOVIE,
& son principal Ministre, Colonel du
premier Régiment de ses Gardes, Vice-
Roi du grand Nowogorod, & son Am-
bassadeur extraordinaire & plénipoten-
tiaire dans plusieurs Cours de l'Europe.*

PAR MR. DE BASSVILLE.

*Finis vite ejus imperio luctuosus, amicis tristis,
extraneis etiamque ignotis, non sine curâ fuit.*

TACITUS, *vita Agricola.*

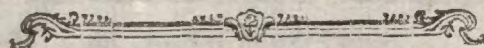
Seconde Edition, corrigée des fautes de la premiere.



A L A U S A N N E,

Chez FRANÇOIS GRASSET ET COMP.
Imprimeurs - Libraires.

M. DCC. LXXXVI.



À SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE

DE CONDÉ,

PAIR ET GRAND-MATRE DE FRANCE,
COLONEL-GÉNÉRAL DE L'INFANTERIE
FRANÇOISE ET ÉTRANGERE, &c.

MONSEIGNEUR,

*L'HISTOIRE d'un grand homme
reçoit un nouveau lustre quand elle
est accueillie par un Prince qui
compte autant de héros qu'il a
d'aïeux.*

Votre ALTESSE SÉRÉNISSIME
a daigné sourire à mes premiers
essais, dans ce lieu charmant con-
sacré par la retraite du vainqueur
de Fribourg & de Norlingues :
j'implore aujourd'hui la même
grace ; un seul de ses regards suffit
pour me soutenir, & mon succès
ne sera plus douteux.

*Je suis avec un très-profond
respect,*

MONSEIGNEUR,

De Votre ALTESSE SÉRÉNISSIME,

*Le très-humble & très-
obéissant Serviteur,
HUGOU DE BASSVILLE.*

P R É F A C E.

QUE nulle vérité ne soit cachée ;
n'offrez à la postérité que ce qui
est digne de la postérité, a dit
VOLTAIRE : cependant, que de
fables, que de méprises, que de
bévues, que de mensonges nous
a-t-on offert comme des vérités
démontrées, comme des assertions
que rien ne sauroit détruire ! Com-
bien d'ouvrages de ce célèbre écri-
vain, qui étonnera les siècles à
venir par l'universalité de ses con-
noissances & par la fécondité de
ses productions, éterniseront ces
mêmes défauts contre lesquels il
s'est mille fois élevé, principale-
ment dans les préfaces de son
Histoire de CHARLES XII, & de
la Russie sous PIERRE-LE-GRAND !

C'est ainsi qu'en frottant de miel
les bords du vase qu'il présente à

ses lecteurs, il émousse leurs sens, pour leur faire boire ensuite à longs traits un poison d'autant plus enchanteur, qu'ils sont moins en garde contre les effets qu'il produira.

Avec des talents aussi supérieurs que les siens; avec une facilité qui auroit suffi pour le placer au premier rang, s'il n'avoit pas eu tant d'autres titres à faire valoir; pourquoy faut-il convenir que nul autre n'a plus encouru les reproches qu'il a fait lui-même aux écrivains anciens & modernes?

Si ce grand homme existoit encore, si sa cendre glacée pouvoit se ranimer un moment, combien de voix s'élèveroient pour crier, en lui présentant plusieurs de ses ouvrages : *Est-ce ainsi qu'on écrit l'histoire?* Vous qui, pendant la vie la plus longue & la plus illustre, avez éclairé l'univers, en donnant votre esprit à votre siècle; vous,

qui avez renversé l'autel de l'intolérance; prêché l'humanité, sauvé par votre éloquence l'honneur d'une famille à jamais célèbre par ses malheurs; vous enfin, qui avez jeté les fondemens d'une philosophie qui doit faire la félicité des peuples, en leur apprenant à respecter & à ne point confondre ce qu'ils doivent à la Divinité & à leur souverain, comment avez-vous écrit l'histoire? Avez-vous détourné les ruisseaux impurs qui pouvoient corrompre la source dans laquelle vous puisiez? N'avez-vous point sacrifié les intérêts les plus sacrés au plaisir de dire un bon mot, une chose nouvelle? Le délire de votre imagination n'étouffait-il pas souvent les germes de la vérité, qui perçoient ensuite malgré vous, ou que vous mettiez dans tout leur jour quand vous en retrouviez l'occasion?

Combien d'auteurs, qui n'ont eu

ni le coloris, ni la magie du style, qui font les principaux charmes de cet illustre écrivain, n'ont pu le suivre dans sa marche, & l'ont cependant suivi dans tous ses écarts!

Telles sont les réflexions que j'ai souvent faites en général, & plus particulièrement au sujet de M. LE FORT, dès le premier moment que je vis son nom figurer avec éclat à côté de celui du législateur de la Russie.

Trois ou quatre historiens ont parlé de lui; tous ont cité des manuscrits & son journal; aucun n'a été d'accord sur les principales circonstances de sa vie.

VOLTAIRE, dans la première édition de l'Histoire de Charles XII, le donna pour un François que la révocation de l'édit de Nantes avoit chassé de sa patrie. Détrompé depuis, quand il vint à Geneve (qui fut le berceau de ce grand homme), il consulta, pour

son Histoire de PIERRE I^{er}, plusieurs manuscrits épars dans la famille LE FORT: il rectifia ses erreurs précédentes; mais je ne fais dans quel endroit il a trouvé, & sur quel fondement il a dit, en parlant de la première entrevue de LE FORT avec PIERRE: *Les plaisirs commencerent la faveur, & ses talens la confirmerent.*

M. LEVESQUE, auteur d'une Histoire de Russie, dans laquelle on a déjà relevé bien des méprises, a interprété ce passage comme si VOLTAIRE avoit voulu parler de ces *plaisirs* grossiers; j'ai presque dit de ces orgies extravagantes, au sein desquelles on peut dire avec vérité, que PIERRE oublia quelquefois ce qu'il se devoit à lui-même, à son peuple & à l'humanité.

On pourroit encore reprocher à VOLTAIRE de n'avoir tant élevé LE FORT que pour le dénigrer ensuite. *On connut après la mort de*

LE FORT, dit-il, que les changemens préparés dans l'État ne venoient pas de lui, mais du *Tzar* : il s'étoit confirmé dans ses projets par ses conversations avec son Favori ; mais il les avoit tous conçus, & il les exécuta sans lui.

Les princes ne sont-ils pas assez flattés pendant leur vie ? faut-il les poursuivre encore au fond de leurs tombeaux, pour les louer de ce qu'ils n'ont pas fait ?

M. LE CLERC, qui vient de nous donner une histoire dans laquelle il ne laisse rien à desirer, ni pour les graces du style, ni pour la pureté des sources dans lesquelles il a puisé, ni pour la sagacité & la profondeur de ses vues en politique, a vainement tenté de disculper *VOLTAIRE* au sujet de cette imputation. Quoi ! l'enthousiasme qu'avoit pu lui inspirer la renommée & la grandeur de *PIERRE*, devoit-il l'affecter au point de lui

faire oublier que ce prince, enchaîné par les courtisans de *SOPHIE*, végétoit au sein de la mollesse & de l'oisiveté, au moment que notre illustre Genevois lui fut présenté ?

LA MOTRAYE, dans des remarques critiques sur l'Histoire de *CHARLES XII*, a parlé de *M. LE FORT*, sans nous apprendre sur la foi de quel auteur il a travaillé. Il a été copié depuis par un écrivain Anglois ; mais le témoignage de quelques marchands Genevois, de quelques voituriers Moscovites ou Danois (il paroît que *LA MOTRAYE* n'a point d'autres garans à nous offrir), peut-il balancer l'authenticité des manuscrits que j'ai recueilli, & dont le principal avoit été communiqué à *VOLTAIRE* ? Je n'ai trouvé dans ces manuscrits aucune trace du voyage de *M. LE FORT* en Danemarck, où *LA MOTRAYE* assure cependant qu'il a été

vu à la suite d'un ambassadeur dont il étoit le page.

CORBE, secrétaire d'ambassade, témoin oculaire d'une partie des faits que j'ai à rapporter, puisqu'il étoit à Moskou en 1698 & 99, ne s'est nullement rencontré avec lui dans son ouvrage de *Germanis officialibus Moscuae degentibus*. Mais son journal est parfaitement d'accord, & pour les dates & pour les faits, avec les originaux que j'ai sous les yeux; il a même été d'un grand secours à l'écrivain anonyme qui nous a donné en françois une Vie de PIERRE PREMIER, imprimée à Amsterdam en un volume in-4° sur deux colonnes, en 1742, & dont je me suis servi quelquefois.

VOLTAIRE nous dit qu'il a déposé dans la bibliothèque publique de Geneve tous les manuscrits qu'il avoit reçus de St. Pétersbourg pour son Histoire de PIERRE I^{er}: je les y ai cherchés en vain.

M. SENEBIER, bibliothécaire de la ville de Geneve, connu si avantageusement dans la république des lettres par ses travaux immenses en chymie & en physique, & par son élégante traduction des ouvrages de M. l'abbé SPALLANZANI, n'a jamais vu ces manuscrits; c'est en consultant, comme moi, quelques Mémoires que lui ont remis MM. LE FORT, qu'il a composé la notice des exploits de l'amiral: notice qui doit faire partie d'un ouvrage sur les grands hommes de Geneve, qu'il doit publier incessamment.

Toutes ces différentes opinions sur le compte d'un homme qui n'a pas vécu si loin de nous, & qui mérite à tant de titres d'être bien connu, m'ont déterminé, pendant mon séjour à Geneve, à m'adresser à sa famille, pour en obtenir les éclaircissemens nécessaires. J'étois bien éloigné alors de penser à faire

un livre ; je voulois m'instruire moi-même , & me mettre en état de prononcer d'une maniere sûre , puisque les différens historiens du siecle de PIERRE-LE-GRAND laissoient tout à desirer au lecteur qui pouvoit s'intéresser à M. LE FORT.

Quelques amis , sans doute trop indulgens , à qui j'avois communiqué mon projet , m'engagerent à pénétrer plus avant , & à mettre au net les événemens qui me frapperoient le plus : ils ont paru contents de mes premiers essais ; ils m'ont encouragé , & j'ai fini par faire un livre.

C'est à vous , lecteur , à prononcer ; vous n'avez aucun des préjugés qui peuvent aveugler un ami. Lisez & jugez : il n'a pas dépendu de moi de faire mieux.



P R É C I S HISTORIQUE

S U R

LA VIE ET LES EXPLOITS
DE FRANÇOIS LE FORT,

*Citoyen de Geneve , Général & Grand-Amiral
de Russie , Président de tous les Conseils de
PIERRE-LE-GRAND , EMPEREUR
DE MOSKOVIE , Colonel du premier
Régiment de ses Gardes , Vice-Roi du grand
Nowogorod , & son Ambassadeur extraor-
dinaire & plénipotentiaire dans plusieurs
Cours de l'Europe.*

UN prince dont le nom est encore aujourd'hui en vénération dans le plus vaste empire du Nord , & dont les vertus furent célébrées par toute l'Europe ; un prince qui connut de bonne heure tous les besoins de son peuple , à qui rien ne coûta pour opérer la plus difficile & la

plus étonnante révolution que nous offrent les annales du monde; qui ne calcula ni les dangers ni les peines qu'il auroit à effuier; qui ne vit que la gloire par-tout où il trouva des travaux à entreprendre, ou des périls à braver; un prince enfin, qui se regardant comme citoyen de l'univers, accueillit indistinctement tous les hommes, combla de bienfaits ceux qui étoient nés à cinq cents lieues de sa capitale, comme ceux qui avoient joué autour de son berceau: tel fut le TZAR PIERRE PREMIER, protecteur & ami du grand homme dont je viens célébrer la mémoire, en rendant à ses vertus le tribut d'éloge qu'il mérite.

S'il est d'usage de rejeter les fautes des souverains sur leurs ministres ou sur les courtisans qui assiegent leur enfance; si les forfaits qui ont immortalisé les rois à jamais fameux des destructeurs de la liberté romaine, sont attribués aux ames féroces & barbares qui les gouvernerent, ou qui abusèrent de leur faiblesse pour en faire des tyrans; pourquoi les citoyens vertueux, que les rois ont souvent associés à leurs travaux, ne partageroient-ils pas la gloire qu'ils se sont acquise par une sage administration & par leur respect pour les droits sacrés des

peuples qui leur avoient confié l'autorité?

SÉJAN fit un monstre de TIBERE; les instituteurs foibles ou trop complaisans qui gouvernoient le fils d'AGRIPINE, ne purent l'empêcher de se baigner dans le sang de sa propre mere: mais SUGER, MORNAY, SULLI & COLBERT nâquirent pour le bonheur de la France, puisqu'ils formerent trois des plus grands princes dont cette monarchie puisse s'honorer.

Ministres, grands de la cour, qui, du fond d'un cabinet, dirigez tous les ressorts de l'administration; vous, dont les veilles doivent abréger tous les travaux de votre maître; vous, qui l'aidez à soutenir le fardeau de sa couronne! Princes, guerriers, qui, dans les champs où l'honneur vous appelle, faites respecter ses pavillons, ou qui défendez ses états, soyez donc associés à sa gloire, si vous n'avez fait usage de votre faveur & de votre crédit que pour le maintien de ses droits & le bonheur de l'humanité. Sans votre bras, sans votre prudence, sans vos conseils, que deviendroient les ROIS? Battus par tous les vents, leur élévation ne serviroit qu'à rendre leur chute plus sensible: ils ne résisteront aux

efforts de la tempête, que quand ils feront bien défendus : telle la vigne trouve un appui sûr & solide en embrassant l'ormeau qui la touche ; tels sont les arbrisseaux qu'on voit croître au sein même de l'orage, & résister ensuite aux vents mutinés, parce que le chêne qui les environne les couvre de ses antiques rameaux.

Il est sans doute plus glorieux d'être le premier de sa race, & de laisser à la postérité un nom illustre & devenu fameux, que de traîner ignominieusement celui qu'on a reçu de ses ancêtres, & de mourir, pour ainsi dire, accablé du mérite de ses aïeux ; mais il n'est pas moins beau de réhausser l'éclat de celui qu'on porte. . . . LE FORT n'a pas besoin de la gloire de ses peres, il brille assez de celle qui lui est propre. Je n'ajouterois donc rien à son mérite, en prouvant qu'il étoit d'une noble & ancienne maison de la principauté de Piémont (1).

(1) La maison de LIFORTI, LIFORT ou LE FORT (trois manieres différentes dont ce nom est écrit dans ses actes), sortit d'Ecosse pour s'établir à Coni, dans la principauté de Piémont. Elle a produit un ETIENNE LIFORTI, Colonel des cuirassiers au service des ducs PHILIBERT II & CHARLES III, & avant

Dans le tems que toute l'Europe se battoit pour des argumens, un de ses ancêtres avoit été forcé de chercher un asyle chez ces fiers républicains, qui, après avoir long-tems combattu pour leur liberté, devoient cultiver avec fruit les arts & les sciences, & porter un jour leur industrie du nord au midi de l'Europe (2).

JEAN-ANTOINE LIFORTI (issu d'ETIENNE LIFORTI, colonel des cuirassiers au service du duc de Savoie), sortit de Coni en 1565. La cité de Calvin lui ouvrit ses portes. Là, vivant sans ambition au sein de la frugalité, il cultivoit paisiblement ces vertus simples & douces, qui sont d'un grand prix aux yeux du sage ; là, il voyoit croître & s'élever sous ses yeux des enfans qui devoient être le soutien & l'honneur de sa vieillesse, & justifier, par leurs mœurs & leur amour pour le bien public, l'adoption

cette époque, un général de ce nom avoit commandé les armées des ducs de Savoie dans le Vallais.

(2) Il sera aisé de se convaincre que Genève, eu égard à sa population, a produit plus de grands hommes que toute autre ville de l'Europe.

que leur pere avoit reçue. (On lui avoit délivré des lettres de bourgeoisie le 16 avril 1565.) (3)

Bientôt ses enfans furent appelés au ministère public : leur postérité passa successivement par les principales dignités de l'État, & JACQUES LE FORT étoit membre du grand conseil en 1656, quand, de son mariage avec FRANÇOISE LECT, citoyenne, & d'une famille noble, naquit le grand homme dont nous écrivons la vie.

Dans une république qui ne peut se soutenir que par son industrie, où tous les citoyens ont des droits égaux, où celui-là seul doit être le plus grand & le plus considéré, qui montre plus de vertu & qui sert mieux sa patrie, le commerce n'entraîne rien d'humiliant après lui ; on ne connoît point ces préjugés qui tendent à avilir, sinon la plus noble, au moins la plus utile partie d'un État. LE FORT auroit donc pu être destiné aux

(3) Les annales de Geneve offrent le nom d'un ANTOINE LIFFORT, qui, en 1594, fut envoyé en députation à Paris, pour féliciter HENRI-LE-GRAND, de ce que la Providence l'avoit préservé de l'attentat de *J. Chatel*, mais il n'étoit pas de la maison de l'amiral.

affaires (4), mais la nature avoit prononcé autrement : PIERRE devina son siecle, LE FORT devina ce qu'il avoit à faire pour s'illustrer.

Le territoire de Geneve étoit trop petit pour lui ; son génie le portoit au militaire. Il n'avoit pas quatorze ans lorsqu'il abandonna sa patrie, pour aller servir en qualité de volontaire dans la citadelle de Marseille ; puis, cadet dans le régiment des Gardes-Suisses au service de France, il annonça dans les campagnes de 1672 & 1673, ce qu'il seroit un jour.

Obligé de sortir du royaume l'année suivante pour une affaire d'honneur, il vola sous les étendards du duc de Courlande, qui avoit un régiment d'infanterie à la solde des États-Généraux. Il soutint au siege de Grave & d'Oudenarde la bonne opinion que ses officiers avoient de sa valeur : il fut dangereuse-

(4) Les insulaires, nos voisins, plus sages & plus philosophes que bien d'autres peuples de l'Europe, ont sans doute servi de modele aux Genevois. En Angleterre, un cadet de la plus illustre famille, est à la tête d'une maison de commerce, pendant que son aîné siege à la chambre des pairs.

ment blessé au premier ; le prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre, l'avoit remarqué ; il pensoit même à se l'attacher & à l'avancer : mais ce jeune héros étoit appelé à de plus hautes destinées ; il devoit moissonner des lauriers de plus d'une espece. Une noble ambition, le desir de s'instruire en voyageant chez les différens peuples de l'Europe, enfin cet heureux instinct qui caractérise si bien les grands hommes, & qui naît avec eux, l'entraîna comme malgré lui des rives de la Meuse aux côtes de la Baltique.

Avant de le suivre sur ces bords étrangers, il est bon de dire un mot de la Russie, & de l'état où elle étoit alors.

Cet empire, le plus vaste de l'univers, plus grand que ne le fut jamais l'empire romain, ni celui de DARIUS conquis par ALEXANDRE, puisqu'il contient aujourd'hui plus de onze cents mille lieues carrées, confine à la Pologne & à la mer Glaciale, touche à la Suede & à la Chine (5).

Il s'en faut de beaucoup qu'il fût alors

(5) Histoire de l'empire de Russie sous PIERRE-LE-GRAND, par Voltaire.

à ce haut point de grandeur où il s'est élevé si subitement depuis. Un auteur qui, à l'époque où nous en sommes de cette histoire, auroit annoncé que ce royaume, qui n'avoit alors que peu de bourgades, aucune ville pavée ; dont les habitans manquoient des objets de première nécessité, auroit, un demi-siècle après, des terres bien cultivées, des villes commodés, des places fortes, des armées disciplinées, une bonne marine, des arsenaux bien approvisionnés, des manufactures, des hôpitaux, des collèges, des bibliothèques publiques, des ateliers & des académies ; un homme enfin, qui nous auroit dit que sa population doubleroit, que sa politique influeroit sur tous les cabinets de l'Europe, auroit été traité d'insensé & de visionnaire.

Mais tout s'anime, tout se vivifie sous la main & sous les regards d'un prince qui imprime son caractère à sa nation, & qui donne son esprit & son ame à tout ce qui l'environne. Ensevelis dans les ténèbres les plus profondes, incapables de recevoir & de goûter la réforme projetée par les prédécesseurs de PIERRE, sans loix écrites, opprimés par la plus dure des servitudes, subordonnés à qua-

rante mille soldats vivant de rapine & du fruit de leurs brigandages, qui plus d'une fois se donnerent des maîtres, & qui, loin de défendre l'État, le troubloient sans cesse par leurs factions, les Russes avoient un gouvernement plus barbare encore que celui des Turcs de nos jours. L'agriculture & le commerce, ces liens si doux, qui unissent toutes les nations, & ne font de ce vaste univers qu'une seule & même famille; les arts & les sciences, qui, en adoucissant les mœurs, procurent des jouissances & des plaisirs que nul objet ne peut remplacer, n'avoient jamais pénétré dans ces climats sauvages; enfin, un peuple environné de quatre mers, n'offroit point dans sa langue un mot qui pût désigner une flotte.

Qu'augurer d'une nation toujours prête à immoler le prince qui auroit ordonné qu'on se peignât, qu'on se fit la barbe, qu'on quittât l'habit long & embarrassant des Orientaux, pour en prendre un plus lest & plus commode?

Un coup d'œil de son législateur la changea : matelot & charpentier; toujours roi, & toujours digae de l'être, il voulut s'instruire lui-même, pour mieux instruire ses sujets : d'un mot il appella les

les artistes à sa cour; il fit un pas de géant dans la carrière des sciences & des arts, & il entraîna tout son peuple à sa suite.

Dociles à la voix d'un monarque aussi grand, les Russes marcherent sur ses traces, & vinrent, même de son vivant, disputer les prix des académies Européennes. La Russie régénérée par un seul homme, comme l'avoit été autrefois l'Égypte par le second des **PTOLOMÉES**, ouvrit un asyle à tous les étrangers; elle accueillit, ou plutôt elle alla chercher les savans les plus distingués, les philosophes les plus éclairés, & les renvoya comblés d'honneur & de richesses.

Tous les arts y fleurirent à la fois; trois mers furent couvertes de ses vaisseaux, le continent de ses armées. L'Europe étonnée & presque éblouie d'un aussi vif éclat, parut un moment dans le silence, & sembloit en attendre la lumière qu'elle y avoit portée.

Mais comme les fruits qu'elle produisit naquirent trop vite; comme elle parut au plus haut point d'élévation sans avoir passé par tous les degrés intermédiaires; comme elle n'eut qu'une enfance momentanée, & qu'elle se montra subitement avec toutes les marques de la viri-

lité, se soutiendra-t-elle long-tems par ses propres forces? trouvera-t-elle en elle-même assez de ressources? le luxe, qui dévore tout, ne doit-il pas la replonger bientôt dans un état pire que celui dont elle s'étoit affranchie si vite? enfin, le laurier dont elle est couronnée, loin de verdier de plus en plus, ne séchera-t-il point, comme ces plantes exotiques enfermées dans nos serres, qui montrent d'abord par une feve abondante, l'éclat & la fraîcheur qu'elles avoient sur leur sol natal, & qui, privées ensuite des sucres nourriciers seuls capables de les féconder, se fanent & périssent sur leurs tiges?.... Ne pénétrons point au-delà du siècle; & loin d'anticiper sur les événemens que nous avons à détailler, revenons à notre sujet.

Le TZAR ALEXIEVITZ, pere de PIERRE-LE-GRAND, avoit chargé un colonel Allemand, nommé VERSTIN, d'amener dans sa capitale tous les officiers étrangers qui voudroient le suivre. Un guerrier va chercher la gloire par-tout où il croit la trouver; rien ne lui coûte. LE FORT avoit perdu tous ses équipages devant Oudenarde; son pere venoit de mourir; sa famille n'avoit rien à lui offrir à Geneve qui pût satisfaire son

ambition (6): il ne résista point aux offres de VERSTIN; il se mit en mer; &, après avoir eslué mille dangers, il arriva à Archangel l'an 1676.

ALEXIS descendoit au tombeau au moment que LE FORT s'embarquoit: son sceptre étoit passé aux mains de FEDOR, l'aîné de ses enfans; il l'avoit même associé à l'empire de son vivant. "La nature avoit donné à ce prince, alors âgé de dix-neuf ans, toutes les qualités dont la réunion fait la gloire du trône & la félicité des peuples; un esprit juste & pénétrant, une ame élevée, un caractère ferme, avec un cœur sensible: mais il lui manquoit un corps sain, &, par malheur, sa complexion foible le rendoit habituellement valétudinaire (7)".

LE FORT, arrivé à Archangel avec son colonel & plusieurs autres gentils-hommes, y fut très-mal accueilli par le gouverneur: cet agent mercenaire de la barbare SOPHIE (dont nous aurons oc-

(6) A Geneve, deux freres ne pouvant pas être ensemble dans la magistrature, cette carriere étoit fermée à FRANÇOIS par ses trois aînés.

(7) Histoire de Russie, par Le Clerc, tom. 3. P. 98.

occasion de parler plus bas) leur refusa les passe-ports dont ils avoient besoin pour sortir de la place où il commandoit; il répondit même à leurs plaintes en les menaçant de les envoyer exploiter les mines de la Sibérie.

Le malheur ne flétrit que les ames viles; l'homme vertueux ne connoît que la gloire & l'honneur; l'homme de génie se roidit contre toutes les difficultés.

Ce gouverneur étant mort au bout de sept mois, **LE FORT**, manquant de tout, s'adressa à un marchand Italien établi à Archangel, & lui demanda s'il n'y avoit point de Suisse à Moskou par qui il pût faire demander un passeport pour s'y rendre. On lui nomma un marchand Balois : il obtint par son moyen les passe-ports nécessaires, & arriva heureusement dans cette capitale, après un trajet de trois cents cinquante lieues.

Son premier soin fut de faire connoissance avec des officiers. Il eut le bonheur d'être présenté à **M. DE HORN**, résident de Danemarck : il devint son ami; ce qui lui donna occasion de bien apprendre la langue russe, & ce qui fut peut-être la source de sa fortune; car **M. DE HORN** ayant eu audience du jeune **TZAR FEDOR ALEXIEVITZ**, **LE FORT** eut

l'honneur de l'accompagner, de porter la lettre du roi de Danemarck, de la remettre au **TZAR**, & de lui baiser la main. Il n'y eut que lui seul de la suite de **M. DE HORN** qui eut cet honneur, & il en fut de même à l'audience de congé (8).

Il ne resta pas long-tems dans le cabinet de **M. DE HORN**; il entra au service du **TZAR**, & fut fait capitaine d'une compagnie d'infanterie, avec un appointement de cent vingt écus par an en tems de paix, & de trois cents en tems de guerre. Il profita pour lever ses équipages, du crédit & de la faveur du colonel **MENESSES**, Écossois, qui jouissoit de la plus grande considération, & qui lui étoit fort attaché. Il fit une campagne contre les Tatars & les Turcs, dans laquelle il montra une vigueur & une bravoure extraordinaires, avec une expérience qu'on ne devoit guère se promettre de sa jeunesse.

(8) Voici le cérémonial usité alors en pareil cas à la cour de Moskou : On envoya à l'hôtel du résident deux chevaux de l'écurie de SA MAJESTÉ TZARIENNE, l'un pour lui & l'autre pour **LE FORT**, & après avoir traversé environ trois mille gardes, qui étoient en haie, ils furent admis à l'audience du jeune **FEDOR**.

Quoique d'une santé forte & robuste, le froid excessif & la fatigue de cette première campagne l'avoient beaucoup épuisé. De retour à Moskou, il entendit parler d'une réforme dans les troupes; on y paroissoit décidé à congédier une partie des officiers étrangers : tous ces bruits, joints à son indisposition, le jetèrent dans une étrange perplexité. Il confia ses inquiétudes à l'envoyé d'Angleterre, M. EMBDEN. Ce ministre, qui l'affectionnoit, lui propose de le suivre en Suede, de là en Angleterre, en lui promettant, de la part de son souverain, un emploi distingué, dès qu'il paroîtroit à sa cour.

LE FORT avoit accepté, sa démission étoit agréée du TZAR, ses passe-ports expédiés; FEDOR alloit perdre un homme dont il ne connoissoit pas tout le mérite, & qui devoit servir un jour aux grands desseins de son frere. Quelques affaires survenues au ministre, l'empêcherent de quitter Moskou aussi promptement qu'il le vouloit : la guerre se ralluma entre la Porte & la Russie.

Le TZAR sentit alors la faute qu'il avoit faite en laissant sortir de ses États ceux qui en étoient les plus fermes appuis. Les étrangers seuls pouvoient

aguerrir ses troupes, qui ne connoissoient aucune espece de discipline, & qui n'étoient pas même enrégimentées. Pour s'assurer davantage des officiers, il promit soixante écus de pension à chacun des enfans de ceux qui se marieroient dans ses états. On redemanda au ministre Anglois son compagnon de voyage.

LE FORT rentra au service avec l'assurance d'un avancement considérable à la fin de chaque campagne; ses conditions devoient durer dix ans. Pour le fixer davantage, & d'une manière plus sûre, dans l'empire, on le détermina, en 1678, à épouser Mademoiselle SOUHAY, fille d'un François, lieutenant-colonel au service du TZAR.

Depuis l'époque de son mariage jusqu'en 1681, il ne quitta point la cuirasse, & s'acquit une grande réputation dans différentes affaires contre les Turcs & les Tatars : il resta ensuite attaché pendant quelque tems à la garnison de Kiof, où commandoit le général GORDON, Écossais, qui avoit épousé une parente de sa femme; enfin, de retour à Moskou, bien accueilli de son prince, voyant l'empire en pleine paix, il forma la résolution de faire un voyage à Genève, dans le dessein d'y voir ses parens,

& dans l'espérance d'y recouvrer sa fanté, toujours foible & languissante. Il en demanda la permission à SA MAJESTÉ TZARIENNE : son congé lui fut accordé en considération des trois pénibles campagnes qu'il avoit faites ; mais sous la condition expresse qu'il n'emploieroit que six mois à faire ce voyage. FEDOR donna ordre au prince WASSELY-WASSELLOVITZ-GALITZIN, généralissime, & au général-major GORDON, gouverneur de Kiof, de lui expédier les congés dont il avoit besoin (9).

Il se mit en marche le 5 Novembre 1681. Après avoir essuié bien des fatigues, & une fièvre quarte qui le retint à Dantzik, il arriva à Geneve le 13 Avril 1682.

Il y fut accueilli honorablement par ses compatriotes ; tous partagerent la joie que sa présence caufoit à sa famille : il étoit alors âgé de vingt-six ans. Grand & bien fait, né avec tous les talens de l'esprit & du corps, il manioit un cheval

(9) Ils sont des plus honorables à la mémoire de ce grand homme, comme il sera aisé de s'en convaincre par la fin de cet ouvrage, où ils sont imprimés avec toutes les pièces justificatives.

avec grace, il excelloit dans tous les exercices militaires, il tiroit de l'arc avec une force & une adresse qui le rendoit supérieur aux Tatars les plus expérimentés, il parloit de son état en homme de génie. Noble, généreux, ennemi de la flatterie, inviolablement attaché à son prince, il auroit voulu faire de tous les Genevois des Moskovites ; & quand des étrangers de la première distinction cherchoient à le dégoûter du service de Russie, en lui représentant qu'il étoit ingrat & trop pénible ; quand ses parens & ses amis lui conseilloyent de préférer le service de France, d'Angleterre, d'Allemagne ou d'Hollande, dont il pourroit retirer des avantages plus considérables, & pour lui & pour sa famille, *Mon cœur*, leur répondoit-il, *est tout entier pour la Moskovie ; je dois sacrifier ma vie pour un monarque qui m'a comblé de bienfaits*. Il avoit la ferme espérance, que si Dieu lui conservoit la santé & la vie (ce sont ses propres termes), il parviendrait à un poste honorable. Cette espérance eut son effet, même au-delà de tous ses desirs ; car, sans intrigue & sans bassesse, n'ayant jamais eu d'autres vues que de bien servir son Maître, il parvint au plus haut faite d'honneur, de grandeur, de gloire &

de fortune où puisse aspirer un particulier. C'est le témoignage que lui ont rendu les principaux seigneurs de cette cour, même ceux qui ne virent point son avancement sans chagrin & sans jalousie.

Il quitta Geneve le 22 Mai 1682, emportant avec lui les meilleures armes qu'il put trouver, ainsi que des montres & autres bijoux destinés à faire des présens.

A peine arrivé à Hambourg, il y apprit la mort du TZAR FEDOR; mais ce n'étoit qu'aux portes de Moscou, qu'il pouvoit être instruit de plusieurs détails qui devoient déchirer son ame, & le faire trembler pour les jours de ses autres maîtres. Il faut reprendre les choses de plus haut, pour la satisfaction de nos lecteurs.

A cette époque tout étoit changé dans la Russie; les *Streltsi*, cette milice moins aguerrie, mais plus despote encore que la garde prétorienne, ou que celle du grand-seigneur, vouloit disposer de la couronne impériale contre les vœux du prince défunt. Une autre *Messaline* vouloit usurper le pouvoir suprême, & l'exercer sous le nom d'un prince plus imbécille & plus inepte encore que le

filz d'ANTONIA. A la tête de cette milice barbare, qui n'avoit ni frein ni loix, elle opéroit la plus sanglante des révolutions dont l'histoire soit parvenue jusqu'à nous : les proscriptions des premiers tyrans de Rome se renouvellent à Moskou; les *Streltsi*, armés par la princesse SOPHIE, mettent tout à feu & à sang, massacrent impitoyablement toutes les victimes qu'elle leur a désignées.

Cette révolution n'est pas de mon sujet; on en peut trouver tous les détails dans l'ouvrage de M. LE CLERC, tome III, page 105 & suivantes. Je me contenterai d'en indiquer ici la cause en peu de mots; je l'ai puisée dans les mêmes sources. C'est en connoissant tous les obstacles que les grands hommes ont eu à franchir, qu'on apprécie justement leur mérite.

ALEXIS, mort en 1676, comme nous l'avons déjà dit, avoit laissé huit enfans de sa première femme, deux princes & six princesses; le neuvième à peine âgé de quatre ans, nommé PIERRE, étoit le fruit d'un second mariage. FEDOR, l'aîné de tous, avoit succédé à son pere: il ne regna que six ans. Peu de jours avant sa mort, l'an 1682, comme il connoissoit l'inaptitude de son second

frere IVAN, qui étoit en effet trop disgracié de la nature pour soutenir le poids d'une couronne, il désigna pour lui succéder le jeune PIERRE, quoiqu'il n'eut que dix ans.

SOPHIE, l'une de ses sœurs, qui, de son vivant, avoit commencé à intriguer sourdement dans le palais & à s'y faire un parti, irritée d'un choix qui déconcertoit ses vues ambitieuses (car elle espérait tenir les rênes du gouvernement, en supposant que le sceptre tombât aux mains d'IVAN), le vit à peine au tombeau, qu'elle cria à l'injustice, & fit jouer tous les ressorts pour éluder sa décision, qui avoit été approuvée & confirmée par les principaux seigneurs de la nation. Elle emprunta la voix de la justice & l'autorité des loix, qui appelloient son second frere à l'empire. Placée entre PIERRE & IVAN, elle profita de l'ineptie de l'un & de l'enfance de l'autre, pour tirer à elle toute l'autorité. Livrée aux conseils d'un homme qui partageoit sa couche, & que ses talens supérieurs & une politesse inconnue dans ce siècle barbare, devoient appeler aux premières dignités pour la défense d'une meilleure cause, & non pour être l'esclave titré d'une telle maîtresse, elle n'arriva au but

qu'elle s'étoit proposé, qu'après avoir immolé les plus zélés défenseurs de l'État & toute la noblesse, qui, par respect pour la mémoire de FEDOR & par amour pour le bien public, resta fidelle à PIERRE. Elle osa même colorer ces abominations, en publiant qu'ils avoient empoisonné FEDOR : tout ce qui lui étoit suspect fut immolé. Il arriva alors ce qui arrive dans toutes les conspirations : les vengeances des particuliers furent atroces ; chacun des conjurés se fit justice de ses ennemis, tous devinrent les bourreaux de leurs princes ; l'aïeul & un oncle de PIERRE furent massacrés.

Tels furent les degrés qui servirent à l'élévation de SOPHIE. Enfin, l'an 1683, les *Streltzi*, ministres & complices de tous ses forfaits, l'ayant rendue maîtresse du sort de ses freres, les proclamerent souverains, en leur associant leur infâme sœur en qualité de régente : c'étoit lui mettre en main une autorité qu'elle espérait conserver long-tems. Son frere aîné, toujours végétant, ne lui laissoit rien à craindre. PIERRE, dont le génie ardent commençoit à se manifester, lui donnoit plus d'inquiétude : elle éloigna de lui tout ce qui pouvoit entretenir ce caractère, qui commençoit déjà à

paroître avide de toute espece de gloire.

Malheureusement pour les princes, ils ne font que trop souvent environnés de gens qui ont intérêt à les tromper. SOPHIE augmenta encore ces dangers; elle prit à tâche de rassembler les gens les plus dissolus de sa cour, pour en faire la société du jeune PIERRE; elle lui chercha elle-même des amis parmi ceux qu'elle croyoit les plus capables de l'entraîner dans la crapule & dans la débauche, moyens sûrs de lui faire perdre l'énergie nécessaire pour sortir de l'espece d'anéantissement dans lequel elle vouloit le tenir, & pour lui ôter les ressources dont il auroit besoin, supposé qu'il voulût un jour lui arracher un sceptre qu'elle avoit usurpé.

L'Éternel, qui donne souvent des rois dans sa colere, veille aussi plus particulièrement sur ceux qu'il a destinés à éclairer les nations & à faire le bonheur des peuples. SOPHIE échoua dans son projet; & PIERRE, comme un autre lumineux, sortit de ce cahos d'abominations pour devenir le libérateur & le législateur d'une nation que le despotisme de sa sœur alloit opprimer.

Telle étoit la situation de la Russie. Les rues de Moskou, abreuvées du plus

illustre sang, n'offroient que des assassins & des cadavres, quand LE FORT arriva à la Slaboda (10). Deux jours auparavant, on avoit tranché la tête aux deux princes KAVANSKI : ces factieux, d'abord unis à SOPHIE, irrités ensuite de ce qu'elle ne leur donnoit point assez de part au gouvernement, avoient armé une partie des troupes contr'elle & ses freres.

Une révolution si sanglante & si inattendue auroit causé de cruelles irrésolutions à une ame moins forte & moins élevée; un homme moins courageux eût peut-être abandonné pour jamais ce climat sauvage, qui devoit être le théâtre de sa gloire. Plein de confiance en lui-même, notre Genevois n'est point ébranlé; il vole à Moskou dans les bras de sa femme & de ses amis : tous l'assurent que les changemens arrivés dans l'État ne doivent pas lui faire perdre l'espérance de s'avancer. Il ne tarda pas à voir par lui-même qu'on ne l'avoit point flatté en vain : trois jours après son arrivée, le prince BAZILE GALITZIN, qui avoit

(10) C'est un bourg situé à quelques lieues de Moskou.

réuni sur sa tête toutes les dignités de l'empire, & qui partageoit toute l'autorité avec SOPHIE, lui fit ordonner d'attendre M. DE HORN, son ancien ami, qui alloit arriver incessamment, & de se présenter avec lui à l'audience des TZARS.

LE FORT obéit : il alla au-devant du résident; il fut joint par cinquante gardes, que les princes avoient envoyés pour le recevoir.

Après les complimens d'usage, on lui présenta un cheval pour l'accompagner au moment de son entrée à Moskou; il s'en défendit, parce qu'étant au service des TZARS, cet honneur ne pouvoit regarder que les officiers de la suite de l'envoyé : on lui répondit que c'étoit l'ordre de LEURS MAJESTÉS. Il monta à cheval, arrive le 18 Octobre avec toute la suite de l'ambassade, dans une maison de plaisance située près du monastere Troïski, à douze lieues de Moskou.

Ils y trouverent toutes les provisions nécessaires, que les TZARS y avoient envoyées de leur table. Le lendemain ils arriverent à Moskou, & furent introduits à l'audience des souverains. LE FORT eut l'honneur de leur baiser la main. Ses manieres engageantes, les pré-

sens qu'il fut distribuer à propos, tout lui concilia la bienveillance des courtisans, du grand GALITZIN & de son cousin BORRIS. Ces ministres donnerent aux TZARS une haute idée de ses talens, & le firent regarder comme un officier de mérite, dont les services étoient connus, & même écrits dans la grande chancellerie, suivant l'usage de ce tems.

A cette époque, les *Streltsi*, ne cessant de déchirer l'empire par leurs factions, souvent même armés contre leurs propres maîtres qui s'étoient réfugiés dans un couvent, nécessiterent la levée d'un corps de troupes. On arma tous les étrangers qui étoient à Moskou. LE FORT fut un des chefs de cette milice : il avoit montré pour l'instruction, la discipline & les évolutions militaires, un talent inconnu à la cour des TZARS. PIERRE, encore enfant, & tout gémissant qu'il étoit sous la tutelle de SOPHIE, l'avoit vu plus d'une fois sous les armes, & l'avoit toujours remarqué. Une heureuse sympathie qui rapproche les grands hommes, l'air d'aisance avec lequel notre héros se présenta devant lui, la grace qu'il mit à faire l'exercice à l'allemande, tout lui gagna le cœur du prince dès la premiere entrevue. Ces sentimens d'es-

time & d'amitié s'accrurent encore quand il put avoir un entretien avec lui, quand il vit un étranger parlant aussi bien la langue russe, & capable de lui enseigner le hollandois, qu'il avoit envie d'étudier : il voulut par la suite apprendre de lui à faire l'exercice.

LE FORT fut son premier maître, & dès lors ce jeune prince lui donna un emploi qui, sans le rendre suspect à ses surveillans, lui donnoit la liberté de l'approcher ; il pensa même à en faire un jour son ami, son confident & son favori. Heureux dans ce choix, tout prématuré qu'il étoit, son protégé ne fut jamais au-dessous des vertus qu'exigent des titres qui peuvent être bien redoutables aux peuples, quand ils ne tombent pas sur des hommes sages & vertueux.

Rarement l'oreille des princes s'ouvre à la vérité. PIERRE parut exempt de cette loi générale : LE FORT la lui fit aimer. C'est en parlant son langage, qu'il prit de l'empire sur son auguste ami, qu'il vint à bout de le soustraire aux vils esclaves des passions de SOPHIE. Sourd à la voix des sirènes enchanteresses qui sont assises sous le vestibule des rois, le monarque évita les pièges qu'on lui ten-

dit ; il foula aux pieds les fleurs dont on voulut l'enchaîner. Il sentit de bonne heure tout ce qui lui manquoit, tout ce qu'il devoit apprendre, puisqu'il vouloit régner. Souvent il s'arrachoit aux plaisirs dont on vouloit l'enivrer, pour aller faire l'exercice avec son favori, ou pour le conduire lui-même sur le lac Perislavia dans une barque de pêcheurs, qui devoit bientôt se changer en une citadelle flottante, dont les cent bouches d'airain déconcerteroient ses ennemis, & feroient respecter ses pavillons.

Le premier témoignage de bienveillance dont il honora son favori, fut de le créer major, le 29 Juin 1683 ; & le TZAR IVAN le fit lieutenant-colonel dans le régiment du général-major COMTE DE GRAHAM, le 29 Août suivant : ces deux époques sont marquées dans le calendrier du nom des deux princes. Ils l'éleverent à ces deux emplois d'une manière distinguée, en les lui conférant eux-mêmes devant le palais en présence de tous les officiers, & en le faisant enregistrer sous leurs propres yeux.

L'année suivante ne fut pas moins remarquable par un acte de modestie qui ajoute encore aux qualités rares que nous avons vu briller en LE FORT. Le

prince GALITZIN (11) & le boyard ADEOFKI, dont il avoit mérité l'estime, voulurent profiter du mariage d'IVAN avec une princesse de la famille des SOLTIKOF, pour l'élever au grade de colonel. Il les remercia de l'honneur qu'ils vouloient lui faire, en les conjurant de le réserver pour une autre occasion. C'étoit en montant le premier sur la breche, en répandant son sang à la tête du nouveau régiment, dont il étoit lieutenant-colonel, qu'il vouloit, par une action d'éclat, mériter un nouveau titre. En conséquence, il sollicita & obtint la permission de se préparer à suivre à Kazan le KNÉS IWANOWITZ GALITZIN, qui venoit d'obtenir le gouvernement de ce royaume.

Avant son départ, pénétré de reconnaissance pour les marques d'amitié & de bienveillance qu'il recevoit de jour en jour du prince GALITZIN & du KNÉS BORRIS, son cousin germain (tous deux

(11) Les personnes un peu versées dans l'histoire de Russie se rappelleront avec plaisir les princes d'une maison qui, de tout tems, a donné des ministres & des généraux expérimentés à l'empire.

étoient à la tête des affaires), il les invita à souper (12).

Quoiqu'éloigné de sa patrie, il n'avoit point perdu le souvenir de sa famille, ou des amis qu'il y avoit laissés : pour traiter ces illustres convives, il choisit le douzième jour de Décembre; jour bien cher à ses compatriotes, fameux dans leurs annales, & que l'anarchie des dernières années a peut-être rendu moins précieux; mais dont ils garderont éternellement le souvenir, comme un monument de la valeur & de la fermeté de leurs peres (13).

Cette même année 1684 Madame LE FORT lui donna un fils : il eut la satisfaction de le recevoir & de le montrer à tous ses amis avant d'entrer en campagne. Bientôt à la tête du second bataillon de son régiment (le colonel

(12) Nous verrons que le TZAR lui fit plus d'une fois cet honneur, soit à Moskou, soit à sa maison de la Slaboda.

(13) Tout le monde connoît la tentative infructueuse du duc de Savoie, qui voulut surprendre la ville de Geneve la nuit du 12 Décembre 1602. Voyez les Mémoires de Sully, livre XIII.

commandoit le premier) il arriva aux plaines de Kesecof. Il n'y eut, à proprement parler, que des escarmouches, & aucun combat régulier ; mais ces escarmouches n'en furent pas moins fatigantes : la mauvaise saison, jointe aux maladies qui se mirent dans les armées, affoiblirent considérablement les deux partis, & forcèrent les Russes à se retirer & à rentrer dans leur quartier sans avoir fait aucune action d'éclat.

LE FORT désiroit acheter au prix de son sang les faveurs de ses maîtres. Il ne fit pas dans cette campagne tout ce qu'il auroit voulu faire : il ne lui manqua qu'une occasion, & un plus vaste théâtre.

Les généraux, cependant, en avoient vu assez pour deviner tout ce qu'ils pouvoient se promettre de son zèle & de sa capacité. Le KNÉS BORRIS le fut à peine à Moskou, qu'il lui proposa un régiment de mille chevaux pour aller à la suite du gouverneur de Kasan entamer une nouvelle campagne en Sibérie. Ce gouverneur étant mort en 1686, la cour Impériale changea son premier plan : le siège de la guerre fut transféré en Pologne ; on y combattit avec

différens succès jusqu'en 1689 (14).

Pendant ce tems-là SOPHIE, toujours chargée de la régence, s'occupoit de l'élévation du grand GALITZIN son amant. Infatiable dans ses vues ambitieuses, elle auroit bien voulu lui ceindre le diadème : ses projets n'alloient pas moins qu'à l'extinction entière de la famille royale. PIERRE n'avoit pu dissimuler ses mécontentemens à l'amant de sa sœur : il avoit refusé de le recevoir à son audience, quand il s'y présenta pour lui rendre compte d'une expédition infructueuse contre les Tatars ; expédition qu'il avoit dirigée lui-même, & dont il avoit déguisé l'issue à la nation. Cet affront fait au favori de SOPHIE décida le coup. PIERRE, sa mère, sa femme & son oncle furent autant de victimes marquées du sceau de la mort ; IVAN même, IVAN qu'on avoit marié dans l'espérance que ses enfans éloigneroient pour jamais son frere cadet du trône, ne devoit point

(14) Je ne trouve aucun détail de cette guerre dans les différens mémoires que j'ai sous les yeux. Comme ce n'est point un roman que j'écris, je n'ai pas voulu y suppléer par des conjectures.

être épargné. Tout étoit arrangé, les précautions prises : SOPHIE se croyoit sûre du succès ; elle n'avoit plus qu'un pas à faire pour être seule Souveraine. Quelques satellites de cette même milice qu'elle avoit armée contre sa propre famille, & qui seule avoit fait & soutenu la première révolution, touchés de repentir, ou peut-être de la jeunesse du TZAR, allèrent lui annoncer ce funeste projet dans le monastère où il devoit être égorgé six heures après.

Il ne perdit pas de tems à délibérer, il étoit trop précieux ; il mande ses amis ; tous sortent de Moskou, unis à une partie de l'armée qui avoit élevé SOPHIE à la régence, ils la précipitent du trône pour l'y faire asseoir à sa place. L'ambitieuse princesse fut enfermée dans un monastère qu'elle avoit fondé à quelques lieues de Moskou, & son amant relégué en Sibérie.

PIERRE fut reconnu seul prince l'an 1689. On vit à peine le nom d'IVAN dans les actes publics, quoiqu'il ne soit mort que six ans après.

Dans ce haut degré d'élévation où la distance paroît infinie entre le sujet & le monarque, PIERRE se ressouvint de LE FORT : ce guerrier à la première
nouvelle

nouvelle de la conspiration avoit tremblé, mais il avoit tremblé pour son maître. A la tête de tous les étrangers qu'il ramassa dans Moskou, il se mêla parmi les *Streltsi*, & vint au secours du TZAR au monastère de la Trinité. Celui-ci n'ayant plus de ménagemens à garder, l'appelle à sa cour, bien décidé à lui donner désormais toute sa confiance.

Heureuses les nations qui auront des philosophes pour rois, ou dont les rois seront des philosophes ! s'écrioit le disciple éloquent de SOCRATE. Heureux & mille fois plus heureux le prince qui peut trouver à sa cour un ami sincère ! Murs de Saint-Pétersbourg, vous attesterez aux siècles à venir la puissance de votre illustre fondateur ! Vous qu'il vivifia comme un autre PROMÉTHÉE, en portant au milieu de vos foyers le flambeau des arts & de la philosophie, faites passer à la postérité la plus reculée les louanges de votre Souverain ; mais n'oubliez pas qu'il dût une portion de sa gloire à un étranger. La nature, il est vrai, l'avoit créé pour être au-dessus de son siècle ; il étoit de ces âmes privilégiées qui peuvent & qui doivent tout oser : il naquit avec le germe de

toutes les vertus & de tous les talens ; mais ces germes eussent été étouffés si une main sage & prudente n'eût renversé les obstacles qui sembloient naître sous ses pas.

A Dieu ne plaise que je veuille ici le dépouiller de sa gloire ; il est le premier & le plus grand des législateurs : il est bien au-dessus des THÉSÉES & des ROMULUS ; il a fait oublier les noms des fondateurs des autres états policés.

„ Doué d'un esprit juste , d'une conception aisée , d'une hardiesse , d'une fermeté , d'une activité surprenantes , il sentoît bien la nécessité & l'utilité „ des conseils qu'il demandoit , ou que „ lui donnoit des étrangers ses favoris ”.

Mais qu'eût fait un prince de dix-sept ans au sein d'une cour corrompue , qui avoit un grand intérêt à l'éloigner des affaires ? Que seroit-il devenu au milieu d'une troupe de factieux & de brigands qualifiés , qui vouloient en faire le compagnon de leurs débauches , s'il n'eût rencontré un ami sage , éclairé & fidèle qui , sans le juger trop sévèrement , ne le flatta jamais ?

“ En 1689 PIERRE avoit à choisir entre la Krimée , la Turquie , la Suede & la Chine à qui il feroit la guerre.

Occupé successivement de troubles intestins & de projets de réforme , il devoit plutôt penser à s'affermir sur son trône qu'à ébranler celui de Constantinople ; il devoit profiter du calme où étoit la Russie pour s'occuper sérieusement de toutes les parties de l'administration , & pour corriger les principaux abus qui s'étoient perpétués sous les regnes précédens. Pour avoir une armée en paix comme en guerre il falloit des soldats disciplinés , attachés à leur devoir , à leur Souverain , à la nation ; pour lever cette armée , pour la soumettre à la discipline , pour la contenir dans le devoir , il falloit engager les sujets à embrasser le métier des armes sans répugnance , les payer exactement , & rendre le métier de soldat agréable : des hommes prêts à sacrifier leur vie pour la conservation de l'État & la gloire du souverain , ne doivent pas se trouver dans la misère (15) ”.

Tel étoit le plan que dût lui dicter la prudence par la bouche de son favori. Comme il avoit l'ame d'un héros , il ne soupçonnoit point de plus solide gloire

que celle de civiliser sa nation. Charmé des mœurs de LE FORT, de son adresse, de sa douceur & de sa politesse, il crut, que personne n'étoit plus capable de le diriger dans une entreprise aussi pénible & aussi délicate. L'illustre Genevois lui prouva bientôt qu'il ne s'étoit point trompé dans ses conjectures; il commença par lui faire sentir combien il étoit important d'avoir des sentimens favorables pour les étrangers: il lui assura que tous les peuples de l'Europe viendroient chercher des établissemens dans son empire, s'ils pouvoient espérer d'y être bien traités; que ces nouveaux sujets deviendroient par la suite autant de maîtres dans les arts & les sciences; dans la navigation & dans le commerce, dont les Moscovites n'avoient aucune connoissance.

Le TZAR, goûtant toutes ces raisons, honora de sa protection tous les étrangers qui étoient déjà dans ses états; il promit & assura des privilèges à tous ceux qui se décideroient à y entrer, & pour être en état de les juger par lui-même, il s'appliqua de nouveau à l'étude de plusieurs langues vivantes de l'Europe, au point qu'il fut de bonne heure en état de se passer d'interprète, quand

il avoit besoin de traiter quelqu'affaire importante avec les ambassadeurs des différentes puissances.

De plus, comme LE FORT osoit lui exposer librement ses idées, il lui parla en ces termes : *VOTRE MAJESTÉ est un grand monarque par l'étendue de ses états & par l'autorité absolue qu'ELLE a sur ses sujets; mais il ne faut pas qu'ELLE se flatte d'être en grande considération parmi les nations chrétiennes, tant que ses peuples seront regardés par celles-ci comme barbares. Vos états touchent à trois mers, & cependant SIRE, vous n'avez ni ports ni flotte: le commerce de vos sujets est si borné, que les revenus de VOTRE MAJESTÉ ne peuvent être que médiocres, en comparaison de ce qu'ils seroient si le trafic étoit plus considérable; mais, pour l'étendre davantage, il faut se faire respecter au dehors, être toujours en état d'en imposer à ceux qui voudroient le traverser. On n'en vient à bout qu'avec des forces sur mer & sur terre, capables d'inspirer de la crainte à ses voisins.*

VOTRE MAJESTÉ est en état de mettre de nombreuses armées en campagne, je l'avoue; mais ces troupes peuvent tout au plus agir contre des Turcs & des

Tatars : il ne faut pas croire qu'elles soient capables de tenir contre celles des puissances chrétiennes de l'Europe ; car dans ces troupes, SIRE, on voit regner une noble émulation, un desir avide pour la gloire ; ce qu'on ne trouve point dans les vôtres, puisque les soldats Moscovites ne combattent que pour le pillage : mais il est un moyen de leur inspirer des vues plus nobles, en distinguant par des récompenses ceux qui font bien, en les élevant aux emplois selon le degré de leur mérite ou l'importance de leurs services, & ces moyens ne coûtent rien à un Souverain.

Un soldat s'est-il distingué dans une campagne par une action d'éclat ? on lui donne une place d'officier ; paroît-il attaché au service pendant la paix, est-il sage, exact à son devoir ? on le récompense de même. Si le contraire arrive, on le châtie, on le flétrit, pour contenir ceux que son mauvais exemple pourroit séduire.

D'ailleurs, un Souverain doit avoir continuellement une bonne armée sur pied ; sans cette précaution, il aura toujours des soldats neufs, des armées mal disciplinées, telles enfin que celles de VOTRE MAJESTÉ. Les puissances de l'Eu-

rope qui veulent être respectées entretiennent en paix comme en guerre, un nombre suffisant de troupes divisées en brigades, en bataillons & en compagnies : elles sont continuellement exercées ; rien n'égale l'adresse, la précision, la vivacité avec lesquelles elles font tous leurs mouvemens & leurs différentes évolutions. Cette harmonie n'est qu'une suite de la subordination qui regne dans les différens corps ; car sans la subordination il n'est point de bon ordre ni de discipline militaire.

Pour avoir continuellement des troupes sur pied, il faut des richesses & de l'ordre dans les finances ; car un état n'est vraiment riche que par son commerce. Que VOTRE MAJESTÉ jette les yeux sur une carte de la Hollande : cette république n'occupe qu'un petit coin de terre dans l'Europe, toutefois par son commerce immense, elle s'est ménagée des ressources qui la mettent en état de figurer parmi les plus grandes puissances.

Le commerce n'est encore rien si l'on n'y joint l'industrie, & c'est ce qui manque à vos sujets. Puisque VOTRE MAJESTÉ a permis aux étrangers l'entrée de ses états, puisqu'ELLE vient de leur accorder des privilèges pour les encourager à

s'y établir, il faut encore qu'ELLE tâche d'extirper la haine & l'aversion des Moscovites pour les autres peuples, & qu'ELLE laisse à ceux-ci le libre exercice de leur religion; enfin, il faut obliger une certaine quantité de jeunes Russes à voyager dans les différentes villes de l'Europe pour s'instruire dans les arts & dans les sciences, & pour en introduire le goût dans l'empire (16).

PIERRE, loin d'être choqué de la franchise de LE FORT, approuva la noble liberté avec laquelle il venoit de lui exposer le malheureux état de son royaume.

Je reconnois la vérité de tout ce que tu viens de me détailler, lui répondit-il, non-seulement j'enverrai mes sujets dans les cours de l'Europe, mais j'y voyagerai moi-même; en attendant je voudrois que tu formasses une compagnie de soldats sur le pied des troupes dont tu m'as parlé, je serai bien aise de voir si mes Russes y prendront goût, & je veux dès à présent former une espece d'école militaire.

Quant à la subordination, j'y porterai mes sujets par mes reglemens, & j'y ajouterai mon exemple.

(16) CORB. & Author anony.

Pour répondre aux intentions du TZAR, LE FORT choisit cinquante hommes tous étrangers, à l'exception de quelques Strelitz des mieux faits & des plus sages: on leur fit, par ses ordres, des habits à l'allemande; & quand il les eut exercés pendant quelques jours, il parut un matin avec cette troupe dans le Kremlin (17), sous les fenêtres de l'appartement de son maître. Le monarque excité par le bruit du tambour, fut agréablement surpris en reconnoissant son cher Genevois, la pique à la main, à la tête de sa nouvelle compagnie (18).

Cette petite troupe ayant fait plusieurs évolutions qui lui plurent infiniment, il s'approcha du capitaine, & lui dit d'un air à marquer beaucoup de satisfaction, qu'il la trouvoit fort belle & fort lestée. SIRE, lui répondit LE FORT, vos Strelitz sont de beaux hommes, mais leur longue robe les défigurent & les embarrassent même au point de

(17) C'est le palais des TZARS.

(18) Cette pique se voit encore dans le cabinet des armes de Saint-Petersbourg, où elle fut apportée & déposée par ordre de PIERRE-LE-GRAND.

leur ôter le libre mouvement des bras & des jambes. PIERRE sourit, & convint que les habits à l'allemande étoient plus avantageux aux soldats; puis, ajoutant qu'il vouloit servir dans cette compagnie : *Je te prie donc*, dit-il, *de m'y recevoir tambour.*

Son favori favoit d'avance ses intentions; il avoit fait préparer un uniforme; il l'en revêtit sur-le-champ : c'étoit environ l'heure à laquelle les Strelitz venoient monter la garde au Kremlin. Ils furent bien surpris de voir leur Prince ainsi métamorphosé. Ils crurent d'abord que ce n'étoit qu'un jeu : ils étoient fort éloignés de penser que cette compagnie deviendrait bientôt un corps puissant, ou qu'elle seroit l'instrument de leur destruction.

Tel étoit cependant le dessein du TZAR. Lassé des mutineries de ce corps indiscipliné, & qu'il croyoit indisciplinable, il vouloit se mettre en état de s'en passer; il vouloit opposer à ses ennemis des soldats plus dociles & plus expérimentés.

C'est ainsi que LE FORT, entrant dans toutes les vues de son auguste maître, préparoit de longue main l'abolition de cette milice dangereuse. C'est

en disciplinant peu-à-peu ses troupes qu'il le mit en état d'opérer une réforme qui avoit coûté la vie au PADISHA OSMAN, & qu'aucun des empereurs de Rome, jusqu'à CONSTANTIN, n'osa impunément tenter sur la garde prétorienne.

Affuré de la protection du monarque en faveur des étrangers, il écrivit dans les principales villes de l'Europe pour attirer des ingénieurs, des cannoniers & tous les gens expérimentés qui voudroient mériter la fortune qu'on leur offroit. Il sollicita avec la même ardeur ses parens & ses compatriotes. Mais, plus délicat & plus sévère qu'on ne l'est ordinairement lorsqu'il s'agit de favoriser une émigration, il ne vouloit que des gens sages, fideles, d'une probité reconnue, & bien faits de corps; c'étoit choisir les moyens les plus efficaces pour élever insensiblement la puissance impériale en Moskovie : ces moyens s'accrurent par la suite, & nous touchons à peine à l'aurore des beaux jours qui devoient se succéder pendant une longue suite d'années, & dont chacun fut marqué par une nouvelle grace pour LE FORT.

Quoique PIERRE ne fut pas encore

bien affermi sur le trône, tous les grands de la cour réunis à la nation firent éclater publiquement leur joie le jour que l'impératrice lui donna un fils (1690) : il profita de l'occasion pour élever son favori au grade de major-général, & dix-huit mois après il consacra de même la naissance du second, en le faisant lieutenant-général; il l'avoit nommé presque en même tems son ambassadeur auprès des rois de Suede, de Danemarck & d'Angleterre. Il alloit s'en séparer pour un tems, lorsqu'il changea subitement d'avis : au lieu de faire sortir de ses États des ambassadeurs, il se prépara à recevoir ceux que le bruit de sa réputation lui attiroit du fond de la Perse.

Les sujets du SOPHI parurent, & furent reçus à la cour de Moskou avec la même magnificence que l'avoient été peu d'années auparavant les Siamois qui étoient venus complimenter LOUISE-GRAND de la part de leur maître. LE FORT, dans cette occasion, se fit honneur des libéralités du TZAR, & leur donna des fêtes magnifiques.

Le 20 Mars de la même année 1692, il obtint le commandement du premier régiment *choisi*, ainsi appelé parce qu'il

est le premier régiment des gardes : il est fort de douze mille hommes, tous pris du corps de la noblesse. Sept autres colonels servent sous les ordres du premier, qui ne perd son rang & sa place qu'à la mort, ou quand il s'en rend indigne par quelque action déshonorante : sa place est la première de l'empire. Le prince GALITZIN, dans les plus beaux jours de son ministère, & quand il régnoit sous le nom de SOPHIE, n'oublia jamais d'ajouter à tous les titres dont il savoit si bien se faire honneur, celui de colonel du premier régiment *choisi*.

Une fortune aussi rapide lui suscita quelques jaloux : le colonel GORDON lui-même ne put voir tant de graces tomber à la fois sur son parent sans témoigner quelques mécontentemens. L'empereur les fit cesser en égalant ses appointemens à ceux de LE FORT; & ce généreux guerrier, par sa franchise, par ses manieres nobles, par ses grands talens dans l'art militaire, talens que ses ennemis même ne pouvoient se lasser d'admirer, étouffa bientôt les cris des envieux : il eut une cour aussi nombreuse que le TZAR; tout le monde brigua son amitié, parce qu'on étoit sûr d'obtenir

celle du souverain, quand on avoit gagné la sienne.

Chéri & toujours environné des officiers & des soldats de son régiment, s'occupant sans cesse de leur inspirer les sentimens dont il étoit pénétré, il les formoit aux évolutions militaires, il les accoutumoit à une précision extraordinaire dans les manœuvres & dans les exercices. Comme il falloit insensiblement les soumettre à une discipline plus régulière, comme il souhaitoit de les avoir perpétuellement sous les yeux pour en disposer au premier ordre, car il ne trouvoit pas bon que les officiers & les soldats véussent dispersés & loin les uns des autres, ainsi qu'il étoit d'usage en tems de paix, il fit construire à la Slaboda cinq cent maisons de bois pour les loger comme dans un camp. Il incorpora dans ce régiment tous les étrangers en qui il avoit remarqué d'heureuses dispositions & une conduite sage : jamais ce corps ne parut avec plus d'éclat qu'au tems qu'il en fut colonel ; & les cinq cent casernes qui entouroient son quartier, sembloient un fauxbourg de plus ajouté à la capitale.

Tout réussissoit au gré de ses desirs, peut être au-delà de ses espérances : actif

& vigilant, sans cesse occupé de la gloire de son souverain & de la félicité de ses peuples, il portoit ses vues sur toutes les branches de l'administration. Pour accoutumer le TZAR à entrer dans tous les détails, il lui avoit annoncé qu'il ne contiendrait ses troupes dans le bon ordre, qu'en les payant régulièrement ; qu'il n'y parviendrait qu'en jetant lui-même un coup-d'œil sur ses finances, qui n'étoient point en meilleur ordre que ne l'avoient été d'abord ses armées ; que l'argent seul étant le nerf de la guerre, il falloit abolir l'usage de recevoir les tributs & les impôts en nature ; &, comme un autre SULLY, il offrit le remède en dénonçant le mal ; il dévoila tous les abus qu'il avoit remarqué dans cette partie de l'administration ; il démasqua les publicains qui avoient abusé de sa confiance, ou qui l'avoient trompé dans la perception des impôts.

PIERRE, éclairé sur ses propres intérêts, résolut de porter sur ses finances le même œil qu'il avoit porté sur ses troupes : & dès qu'il vit l'heureuse influence du bon ordre établi par LEFORT, plein de reconnaissance, & voulant, pour ainsi dire, que son favori recueillît le fruit des avis sages qu'il lui prodiguoit,

il employa les premières économies de son trésor à lui faire bâtir un hôtel superbe, qu'il nomma *le Palais Le Fort*. Son intention étoit moins de le loger avec magnificence, que d'inspirer à ses *Boyaris* du goût pour la bonne architecture, & de les faire contribuer à l'embellissement de sa capitale (19).

Le favori de son côté, pour employer aux plaisirs & au service de son souverain les revenus immenses dont il le combloit de jour en jour, fit construire auprès des casernes de la Slaboda, un palais, dans l'enceinte duquel on creusa un lac propre à porter de petits bâtimens : il y donna une fête à toute la cour ; & quand son régiment eut manœuvré, il fit monter le prince sur une frégate, & lui donna le simulacre d'un combat naval au bruit du canon.

Ces jeux militaires d'une espèce nouvelle avoient piqué la curiosité de PIERRE ; il forma le projet de faire construire quelques petits vaisseaux sur le lac Perislavia où il s'étoit autrefois promené dans une barque de pêcheurs. LE FORT, saisissant

(19) Ce palais subsiste encore aujourd'hui sous le même nom.

ce nouveau moyen de lui faire sa cour & de l'instruire dans la marine, fit chercher le patron d'un vaisseau hollandois qui, sous le regne d'ALEXIS, étoit venu à Moskou avec deux charpentiers, & qu'on avoit laissé dans l'inaction. Il leur fit construire quelques petites frégates, & les envoya ensuite à Archangel, pour y travailler à la construction de plusieurs autres, & pour former les Moskovites à ce genre de travail.

PIERRE fit plusieurs voyages à Perislavia dans le tems que les constructeurs y travailloient ; toujours il se fit accompagner par son favori : c'étoit à lui seul qu'il attribuoit le plaisir qu'il avoit goûté dans ses différentes courses sur le lac. Pour en éterniser le souvenir, il lui donna la maison de plaisance qu'il avoit fait construire dans les environs, & de retour à Moskou le 29 Juin 1696, il le proclama général.

LE FORT célébra cette heureuse journée par une fête beaucoup plus brillante que toutes celles qu'il avoit déjà données : il la prolongea pendant trois jours à l'occasion du mariage de M. le capitaine SENEBIER, Genevois, avec une parente de sa femme. Le monarque, qui avoit assisté à la cérémonie & au festin,

ne voyant rien au-dessus de son général, détruisit en sa faveur l'étiquette de la cour, qui ne permettoit pas de produire les étrangers devant les princes du sang qui n'avoient point atteint l'âge de dix-huit ans. Le fils du général, le seul enfant vivant de six filles & de quatre garçons qu'il avoit eu de son mariage, fut présenté dès l'âge de neuf ans au TZAR OVITZ, qui n'en avoit que quatre; & il eut l'honneur de le voir & de lui tenir compagnie presque tous les jours, dans un tems où les enfans des étrangers & des premiers *Boyaris* n'étoient pas même reçus dans son appartement.

A quelque tems de là, le général sortit de Moskou, pour accompagner son prince à Archangel (1693), & pour visiter avec lui la petite flotte qu'on y préparoit. Le voyage se passa en courses sur la mer, en fêtes & en réjouissances; mais ces fêtes n'étoient que le prélude de celle qu'on préparoit pour son retour à Moskou, dans un nouveau salon qu'il avoit fait meubler avec la plus grande somptuosité; car, en travaillant à faire des Moskovites un peuple de guerriers, il vouloit aussi polir leurs mœurs, adoucir leurs usages barbares, & leur donner une idée de la galanterie européenne.

Cette fête fut la plus riche & la plus magnifique qu'on ait jamais vu dans les cours du Nord. Les plus habiles ouvriers, qui s'y étoient rendus de toute part, y épuisèrent toutes les ressources de leur art, pour la rendre digne du prince qu'on vouloit honorer: plus de quatre cent personnes y furent traitées en même tems; la table du TZAR étoit placée de manière qu'il voyoit tous les convives, parmi lesquels on comptoit les principales dames de la cour. Il y eut bal, musique, feu d'artifice & vingt décharges de douze pièces d'artillerie. Sa Majesté voulut qu'on y bût solennellement à la santé des magistrats de la république de Geneve, qui lui avoient envoyé une lettre de remerciemens pour toutes les graces dont elle combloit un de leurs concitoyens. Il poussa plus loin la reconnoissance envers cette république: ayant appris dans la même année qu'elle étoit dans une grande disette de grains, il ordonna à son général de mander au premier syndic que les Hollandois fourniroient, sans en exiger aucun frais, tout le bled qui seroit nécessaire (20).

(20) *Extrait des Régîtres du Magnifique Conseil de la République de Geneve, du 28 Mars 1694.*

Noble AM I L E F O R T, seigneur ancien

Le voyage d'Archangel avoit procuré beaucoup de satisfaction au TZAR. Décidé à y retourner l'année suivante (1694), il avoit chargé LE FORT d'écrire en Hollande pour qu'on lui envoyât un vaisseau tout équipé, & sur lequel il pût aller en pleine mer. Vers

syndic, fit lire au conseil une lettre de noble FRANÇOIS LE FORT son frere, lieutenant-général & colonel du régiment *choisi* de LEURS MAJESTÉS TZARIENNES, datée de Moskou du 9 Février dernier, qui lui marquoit que la dernière lettre que le conseil avoit écrite à LL. MM. en avoit été reçue avec beaucoup d'agrément & de considération, ayant d'abord été remise par leur ordre au prince BORRIS ALEXIEVITZ, chez lequel le premier chancelier eut charge de l'aller prendre, ajoutant que les TZARS ayant aussi oui la lecture de celle que le dit seigneur ancien syndic avoit en même tems écrite à son frere, avoient fait particulièrement attention à la disette où l'on étoit à Geneve pour les bleds, & qu'ils offroient de nous en envoyer jusques en Hollande si nous le souhaitions, nous laissant ensuite le soin de les faire parvenir jusques ici. A quoi ledit noble LE FORT joint aussi ses offres pour nous en faire tenir par la voie d'Archangel & d'Amsterdam la quantité que nous desirons, le bled ne valant en Moskovie qu'environ demi-écu la coupe de ce pays-ci.

le milieu du mois de Mai, il quitta sa capitale avec quatre cent personnes, & vit arriver peu de jours après dans le port d'Archangel un vaisseau de cinquante canons : il le monta avec son général & une partie de sa suite, le reste se mit dans de petites frégates; ils firent de conserve un voyage sur la mer Glaciale, qu'aucun souverain n'avoit vu avant lui.

LE FORT profita de la circonstance pour lui faire concevoir qu'il ne feroit jamais rien de solide; qu'il ne réussiroit qu'à demi tant qu'il n'auroit pas une bonne marine, un port commode sur la mer Baltique, pour établir & faciliter le commerce de l'Orient par les royaumes de Cazan & d'Astracan, une place forte sur le Pont-Euxin, moyen efficace de peupler promptement cette partie de ses états & de l'enrichir par les marchandises qu'on y verseroit de toute part.

Ce voyage avoit animé PIERRE; il sentoit de jour en jour l'importance des conseils qu'on lui donnoit & la nécessité de créer une marine: car on ne peut rien sur terre si l'on n'est maître de la mer. Avant de s'occuper uniquement de cet objet, il vouloit connoître

comment on s'y prenoit pour attaquer & pour défendre une place.

Le général, flatté de le voir dans cette heureuse disposition, & jaloux de répondre à ses desirs, donna ses ordres pour faire construire une forteresse en rase campagne, dans les environs de la Slaboda. Il eut soin que les travaux & les fortifications dont il l'entoura occupassent une assez grande enceinte, pour qu'il se trouvât au dedans de la place une espèce de citadelle & des bâtimens en bois propres à loger plusieurs mille hommes : il fit préparer au dehors un camp bien approvisionné de tous les objets nécessaires. Pour faciliter & pour assurer son opération, il fit faire en carton des grenades, des pots à feu, des bombes, & tout ce qui pouvoit donner à ce divertissement l'air d'une vraie attaque de place.

Tout étant préparé, le jour fut fixé au 8 Octobre 1694 (21).

Le général GORDON entra dans la place avec vingt mille hommes, & LE

(21) Le TZAR choisit lui-même ce jour : c'étoit, à son avis, célébrer bien dignement la fête de St. FRANÇOIS, patron de LE FORT.

FORT se réserva pour commander l'assaut avec trente-cinq mille. Au point du jour, les troupes sortirent de leur quartier, se mirent en marche avec toute l'artillerie, les munitions de bouche & de guerre, comme s'il eût été question d'un siège en règle.

Le signal étant donné, l'armée du général, enseignes déployées & tambours battans, s'ébranla sur trois colonnes. Les assiégés, soutenus des regards de leur souverain, se défendirent courageusement : on avoit ouvert la tranchée dans les formes. Le régiment *choisi* marchoit le premier; il fut pourtant repoussé à diverses reprises : le feu continuel, les grenades, quoique de carton, blessèrent des soldats. LE FORT, pour les animer, se montra au premier rang, décidé à périr plutôt que de manquer l'entreprise. Plusieurs soldats furent tués; en peu de tems les premiers travaux furent emportés, le drapeau de la première compagnie arboré sur la brèche du ravelin, la forteresse ne tint que quelques minutes de plus. Le général fut vainqueur, mais sa victoire manqua de lui être funeste.

Comme il montoit le premier sur la muraille, une grenade chargée de quatre

livres de poudre lui brûla le visage & faillit à lui faire perdre la vue ; il fut plus de six jours sans pouvoir distinguer les objets. PIERRE, sensible à cet accident, ne le quitta presque ni jour ni nuit, sur-tout dans le moment que ses chirurgiens le pansoient. Quinze jours après, il parut en public, à la grande satisfaction de ses amis & des courtisans, qui ne voyoient dans ce grand homme qu'un guerrier zélé pour le bien de l'État.

Le TZAR l'avoit fait général avant d'avoir une armée disciplinée à lui donner à commander ; le favori avoit heureusement justifié son choix. Il voulut le faire amiral avant d'avoir une flotte : cette nouvelle promotion précéda de quelques semaines l'arrivée d'un de ses neveux, qu'on lui envoyoit de Geneve. Les gouverneurs des places où il étoit passé avoient eu des ordres pour le bien recevoir. Quand il fut à trois lieues de Moskou, l'amiral & le TZAR (qui garda l'*incognito*), furent au devant de lui. Le 1^{er} de Décembre, ce jeune homme fut admis à l'audience publique du souverain, & présenta les lettres de la république de Geneve (22).

(22) Il s'appelloit PIERRE LE FORT ; il
C'est

C'est à la même époque qu'on fixe l'édit daté de Moskou en faveur des réfugiés François. L'amiral le rédigea lui-même, & le fit publier sous le bon plaisir de son maître.

Ces occupations sérieuses en politique pour l'intérieur du royaume ne lui faisoient point négliger les affaires du dehors ; il prenoit toutes les mesures nécessaires à l'exécution d'un projet qui devoit assurer à PIERRE une place capable de le couvrir contre les Turcs, & de le mettre en état de les faire trembler à son tour.

Il méditoit la conquête d'Asoph : cette ville, située sur la rive gauche du Don (le Tanaïs des anciens), avoit été jadis fameuse, dans le tems que les flottes de Mithridate couvroient la mer Noire. Par la prise de cette place, le TZAR devenoit maître du *Palus Mæotides* ; de-

n'avoit que dix-huit ans ; il étoit fils d'AMI LE FORT, l'aîné des frères du général, & syndic à Geneve. Tout ce qu'il vit dans le palais de son oncle à Moskou dût lui prouver que la renommée n'avoit rien exagéré en racontant son élévation & la haute faveur dont il s'étoit montré si digne par tant de belles qualités.

D

là, ses flottes (puisque c'étoit son projet de créer une marine puissante) pouvoient pénétrer par le Pont-Euxin jusqu'aux Dardanelles, & jeter l'allarme dans Constantinople.

Mais pour faire un siège de cette importance, il ne suffisoit pas d'avoir une armée en campagne, il falloit des vaisseaux, & PIERRE n'en avoit pas; le bâtiment qu'on lui avoit envoyé d'Hollande & quelques petites frégates compoisoient toute sa marine: son génie & l'habileté de ses généraux suppléèrent à tout. Il ne désespéra pas du succès, puisque l'amiral sembloit le garantir.

Ce grand homme, pour multiplier les ressources qu'il pouvoit se procurer avec sa petite flotte, & pour s'assurer d'un port commode pour la construction, avoit jeté les yeux sur la ville de Voronitze, qui est située sous le cinquantedeuxieme degré vingt minutes de latitude septentrionale: elle doit son nom à une rivière assez profonde pour porter des vaisseaux de quatre-vingt canons, & qui, deux lieues au-dessous, se jette dans le Don. Les forêts qui sont à sa droite pouvoient fournir tous les bois nécessaires; mais comme elle étoit ouverte de tous côtés, il profita pour la

faire fortifier, du tems qu'on employoit à lever sur les Boyaris & sur les couvens les sommes nécessaires à l'armement de la flotte qu'on alloit y construire.

PIERRE, impatient, avoit si fort à cœur l'expédition d'Asoph, qu'il ne se donna pas le tems de préparer le peu de forces maritimes que les soins de l'amiral devoient lui procurer. Il entra en campagne au commencement de l'année 1695: son armée, composée de cent mille hommes, étoit divisée en quatre corps. Pour donner l'exemple de la subordination, il servoit lui-même en qualité de volontaire, avec rang de colonel, n'ayant obtenu ce grade qu'après avoir passé successivement par tous les autres.

L'amiral, qui devoit diriger le siège, après avoir fait partir son fils avec un gouverneur pour aller faire ses études à l'académie de Geneve, suivit de près son souverain: il arriva aussi-tôt que lui devant la place.

L'avant-garde de l'armée, commandée par le général GORDON, fut bientôt à la portée du canon: elle ouvrit la tranchée à droite, pendant que LE FORT l'ouvroit à gauche. Dès le troisieme

jour, à la tête de sept cents hommes du régiment *choisi*, il entreprit de s'emparer de deux tours qui étoient à un quart de lieue de la ville : la première fut emportée l'épée à la main ; le commandant de la seconde se retira sous le canon de la place avec sa garnison.

Ce succès étoit d'heureux augure : PIERRE se croyoit déjà maître de la ville ; mais les Turcs, qui avoient été avertis d'avance des projets du prince Moskovite, avoient pourvu la place de tout ce qui étoit nécessaire : d'ailleurs, le gouverneur qui la défendoit étoit un homme de cœur ; il avoit formé la résolution de disputer le terrain pied à pied, & de s'enfouir sous les ruines de la ville qu'on lui avoit confiée, plutôt que de la rendre.

Il vit à peine les premiers travaux commencés, qu'il fit une sortie avec huit cents hommes d'élite. En un moment la tranchée fut comblée par les corps sanglans des Moskovites ; leur armée fut taillée en pièces, leurs canons même auroient été encloués, si LE FORT à la tête du premier bataillon de son régiment, n'étoit venu rétablir le bon ordre & rallier les fuyards. Le gouverneur se retira avec une grande perte des siens.

Le corps d'armée commandé par LE FORT, séparé du reste des Moskovites, étoit campé du côté de la mer. Le général Turc, décidé à le forcer, reparut le lendemain avec des troupes fraîches, qu'il fit soutenir par dix mille cavaliers (l'élite des Tatars de sa garnison). L'amiral étoit trop vigilant pour se laisser surprendre : il les reçut avec une assurance & une bravoure dont l'histoire fournit peu d'exemples ; il vole de rang en rang, rappelle aux siens les succès de la veille, les fait charger si à propos, que, malgré le feu des batteries avancées qui les foudroyoient ; malgré la féroce des ennemis, qui, étant trois contre un, ne s'étoient jamais montrés si redoutables, & avoient taillé en pièces la plus grande partie de son avant-garde, il triompha du nombre sans recevoir aucun secours du reste de l'armée, resta maître du champ de bataille, coupa le passage à toute la cavalerie ennemie, l'empêcha d'avoir aucune communication avec la place assiégée, poussa l'infanterie jusque sous les murs, & gagna assez de terrain pour faire dresser sur le champ deux batteries de douze canons de trente-six livres de balles, & de vingt mortiers.

Ce succès ne faisoit rien pour l'affaire principale, & les opérations du siege n'alloient que très-lentement. Deux assauts donnés coup sur coup n'avoient servi qu'à faire périr les meilleures troupes de l'armée. C'est à la fin du dernier, que LE FORT, environné de morts & de mourans, resta deux heures sur les remparts d'Asoph pour recueillir & sauver les drapeaux qui étoient tombés dans les fossés, & pour faire enlever & transporter dans son camp les officiers qui avoient été tués ou blessés; ce qu'il exécuta avec un sang-froid & une intrépidité qui en imposèrent à ses ennemis.

Rentré dans sa tente, réfléchissant sur l'impossibilité de livrer un troisième assaut, s'il ne recevoit un corps de troupes fraîches; voyant d'ailleurs que, comme il n'avoit pas une seule frégate à ses ordres, il ne pouvoit empêcher les galeres & les faïques turques de rafraîchir perpétuellement la place d'hommes & de vivres, il résolut de traîner le siege en longueur, de se bien retrancher dans son camp, sûr d'emporter la place l'épée à la main, & de voir flotter sur ses tours les drapeaux du régiment *choisi*, dès qu'il auroit reçu le se-

cours de dix mille hommes qu'il attendoit de Moskou; mais un événement inopiné vint rompre ses mesures & déconcerter ses projets,

Un officier Allemand qui avoit la direction de l'artillerie, ayant été maltraité par un des généraux, encloua les batteries, & se retira dans la place assiégée avec ceux de son corps (officiers & soldats) qui l'avoient aidé dans son projet, ou qui voulurent partager sa désertion.

Le lendemain matin, les Moskovites n'entendant plus leurs canons, & voyant leurs chefs agités courir çà & là en murmurant, se crurent trahis, & refusèrent de travailler.

PIERRE ne croyoit pas la discipline militaire assez bien affermie dans son camp pour s'y faire respecter; il n'osa aigrir ses troupes par une sévérité à laquelle elles n'étoient pas encore accoutumées: il défendit qu'on employât le bâton pour les ramener à la tranchée. Cédant bientôt aux avis de ses officiers, & principalement à ceux de l'amiral, il vit par lui-même l'impossibilité d'emporter la place, tant qu'il ne seroit pas maître de la mer: il renonça donc au siege pour ce moment,

bien décidé à prendre mieux ses mesures pour venir la campagne suivante réparer le mauvais succès de son entreprise.

L'ordre donné, on plia les tentes, les troupes se mirent en marche & souffrirent beaucoup des rigueurs de la saison avant d'arriver aux différens quartiers qu'on leur avoit assignés (23).

Nous avons vu dans le cours de cet ouvrage, que LE FORT fut le confident de tous les desseins de son maître : il eût manqué quelque chose à l'amitié dont ce monarque l'honorait, s'il ne l'eût pas choisi également pour verser dans son sein ses peines & ses chagrins domestiques.

" PIERRE aimoit les femmes; mais il étoit peu fidèle dans ses amours, soupçonneux, facile à prendre en aversion, violent dans les partis qu'il prenoit & implacable dans ses vengeance. L'impératrice EUDOXIE, qu'il avoit épousé en 1689, étoit belle; elle aimoit passionnément un époux dont la flamme

(23) Le général GORDON avoit perdu neuf piéces de canon & plusieurs drapeaux, LE FORT seul ramena tous les siens.

s'éteignoit après deux ans de mariage : la jalousie s'empara de son cœur. PIERRE étoit le seul coupable : EUDOXIE la devint par imprudence (24).

Les princes sont trop observés, pour que leurs amours puissent se dérober aux yeux de ceux qui les entourent. La passion de PIERRE pour une jeune Allemande, qui avoit autant d'esprit que de grace, devint bientôt trop vive, trop emportée, pour ne pas se trahir; d'ailleurs il n'étoit point fait à se modérer. Son épouse, qui étoit la plus intéressée à ce changement, ne fut pas la dernière à l'apprendre. La jalousie qu'elle en conçut fut si violente, qu'elle fit l'impossible pour détruire sa rivale dans le cœur de son mari. Au lieu de dissimuler son ressentiment, & de travailler à ramener le cœur de son époux & de son souverain par la douceur & la patience, elle oublia qu'il étoit son maître, & qu'il avoit le caractère violent : elle employa les reproches, les emportemens, qui ne firent que l'irriter davantage, & l'amener à un dégoût que chaque jour augmenta.

(24) LE CLERC, *ibidem*, tome 3, pag. 143 & sequent.

N'écoutant que sa fureur jalouse, & les mauvais conseils, elle perdit pour toujours l'empire qu'elle auroit pu recouvrer sur le cœur de son époux; car, quoique naturellement dur & impétueux, il fut le premier à excuser, & même à respecter, en quelque sorte, des emportemens qu'il n'attribua d'abord qu'à l'excès d'un amour tendre que les loix sacrées du mariage autorisoient dans son épouse. Les favoris du TZAR furent regardés comme les ennemis de la TZARINE : elle les mit dans le cas de travailler à la perdre pour éviter sa vengeance; elle faisoit toutes les occasions qui se présentoient pour les humilier en public & en particulier.

Tout le monde connoît la fortune rapide, l'éclat & les malheurs de MENTCHICOFF. Après avoir vendu des petits pâtés dans les rues de Moskou, après avoir été domestique de l'amiral, il le remplaça dans l'esprit du TZAR, dont il devint le favori. Du vivant même de ce grand homme, qui avoit été l'artisan de sa fortune, il avoit déjà beaucoup de crédit sur PIERRE. "Il le suivoit par-tout, même dans le conseil d'Etat; & lorsqu'on y agitoit les affaires les plus importantes, il lui arrivoit

souvent de dire son avis d'une manière si naïve & si plaisante, qu'il ne manquoit jamais d'être agréable à son maître, sans porter même ombrage au ministre".

Ce fut ce même homme qui déterminait le TZAR au parti violent qu'il méditoit contre l'impératrice; mais que jusqu'alors il n'avoit pas osé manifester.

EUDOXIE avoit remarqué que MENTCHICOFF, pour s'attirer de plus en plus l'affection du TZAR, l'engageoit dans des partis contraires à la fidélité conjugale. Elle en ressentit tout le chagrin & toute la douleur d'une épouse jalouse de ses droits : elle lui en fit des reproches; celui-ci feignant de ne la point comprendre, se mit peu en peine de se justifier.

EUDOXIE ne pouvant retenir sa colère : *Tu fais semblant, lui dit-elle, d'ignorer ce dont je te parle; je sais que tu mènes mon mari dans les lieux où tu vendois autrefois tes pâtés & tes gâteaux* (25).

Un homme parvenu est plus sensible aux reproches qui tombent sur l'obscur

(25) CORBE & Autor anonym. jam citatus.

rité de sa naissance qu'à ce qui attaquoit son honneur. Le courtisan, piqué que qu'au fond de l'ame, forma le dessein de perdre la TZARINE. Il y réussit par ce funeste ascendant qu'il commençoit à prendre sur l'esprit de PIERRE. Pendant qu'il étoit encore devant Afoph, il profita de l'absence & de l'éloignement de sa femme pour l'en dégoûter. Le monarque, entraîné par la séduction & encore plus par son amour pour la belle Allemande, forma le projet de la répudier, & LE FORT l'entretint dans cette résolution.

" Pour faire réussir ce projet dangereux, il fut chargé de consulter secrètement les plus habiles théologiens de l'empire (26) ; dans l'espérance qu'ils trouveroient quelques nullités qui fournilloient au TZAR les moyens de rompre des nœuds qui lui étoient à charge. Mais, inébranlables dans leur devoir, ils eurent la louable fermeté de répondre que la religion orthodoxe ne permettoit pas ce divorce : ils déclarèrent au favori qu'il n'y avoit qu'un acte d'autorité illégale qui pût arracher le

(26) LE CLERC, *ibidem*.

TZAR au jong qui lui étoit devenu insupportable."

Dans une circonstance à peu près semblable, les théologiens Anglois avoient été moins sévères pour HENRI VIII, & cet acte d'une complaisance lâche & servile, après avoir fait couler des ruisseaux de sang dans toutes les villes d'Angleterre, avoit conduit l'infortuné STUART à l'échafaud.

LE FORT craignant que la jalousie & les intrigues de cette princesse, qui s'étoit déjà formé un parti puissant à la Cour, n'occasionnassent quelques révolutions nuisibles aux grands projets de son maître, le détermina à prononcer lui-même par un coup d'autorité la répudiation : PIERRE dépêcha un courrier à LÉON NARESKEIN son oncle, avec injonction de renfermer EUDOXIE dans un couvent, & de n'apporter aucun délai à remplir sa volonté.

C'est ainsi que la jalousie-chagrine provoqua la haine du TZAR, & fut cause de la répudiation d'une femme jeune, belle, vertueuse, estimable.

VOLTAIRE (comme le lui reproche fort bien M. DELAMOTRAYE) est le seul qui, sans aucun fondement, l'ait accusé d'adultère. La fortune s'étoit

servie de ses charmes pour l'élever sur le trône. Son inconstance changea le diadème contre un voile de religieuse. Elle ne sortit de son monastère que plus de trente ans après sous le regne de PIERRE II. ; mais je reviens à mon sujet.

L'Amiral avoit dirigé lui-même toute l'armée qui venoit de faire le siège d'Asoph. Au moment de sa retraite il ne l'avoit pas quittée pendant une marche de plus de trois semaines au milieu d'un désert affreux & couvert de neige : dans un passage difficile son cheval s'abattit, & le jeta sur une pierre aiguë qui lui meurtrit violemment le côté droit ; cette chute toute dangereuse qu'elle étoit ne l'empêcha point, à son arrivée dans la capitale, de travailler jours & nuits aux affaires de l'état, & plus particulièrement à la correspondance qu'il venoit d'établir entre sa Cour & celles de l'Europe. Il continua de donner les ordres les plus précis pour l'ouverture de la campagne prochaine & de veiller à l'exécution des préparatifs nécessaires, puisqu'il étoit décidé qu'on reprendroit le siège d'Asoph.

Mais le tems ne passoit point assez

vite. PIERRE brûloit du desir d'aller laver dans le sang des Turcs la honte de la dernière campagne. Vers la fin de Mars 1696 il se rendit à Voronitz. Les chantiers de cette place qui, à la voix de l'Amiral, avoient paru sortir des eaux, offroient déjà trente-deux bâtimens (galeres ou brûlots) bientôt ils furent en mer, armés & approvisionnés.

L'Amiral, retardé par sa blessure où il s'étoit formé plusieurs abcès, s'y rendit un peu plus tard. Suivi des autres galeres & monté sur le vaisseau hollandois, il fit voile du côté d'Asoph où il reçut le TZAR sur son bord.

Les premières opérations du siège commencerent le 12 Juin. L'amiral ne vouloit point qu'aucun des bâtimens qui pouvoient ravitailler la ville en descendant la rivière lui échappât, il fit construire deux forts à l'endroit où le Don se jette dans la mer Noire. Cette précaution lui valut la prise de dix huit galeres, d'un vaisseau chargé de munitions & de l'argent nécessaire pour le paiement d'un corps de six mille hommes qui devoit débarquer à trois lieues de la place, mais qui ne put ou n'osa descendre la rivière.

Cette heureuse expédition augmenta l'ardeur des troupes, & leur inspira la plus vive confiance dans un chef qu'ils croyoient envoyé du Ciel pour les délivrer de la tyrannie des Turcs. Les ennemis furent repoussés avec perte dans toutes leurs sorties; enfin la place ferrée de toute part, battue par une artillerie formidable, bloquée par mer & par terre, n'ayant aucun espoir d'avoir du secours, n'osa courir les risques d'un assaut: elle capitula le 18 Juillet. La garnison n'eut point les honneurs de la guerre, & les habitans, ayant livré le transfuge qui avoit fait échouer la première expédition, eurent la liberté de sortir avec ce qu'ils pourroient emporter avec eux.

Le neveu de l'amiral étoit resté à Moskou; son oncle lui dépêcha sur-le-champ un courier pour lui porter l'heureuse nouvelle de la prise d'Asoph. Cette victoire fut célébrée, comme elle devoit l'être, par un peuple qui commençoit à partager la gloire & l'enthousiasme de son Souverain: le jeune LE FORT, pour la célébrer d'une manière distinguée, donna une fête à toute la Cour dans le palais de son oncle (27).

(27) Ce jeune homme avoit suivi son on-

"PIERRE vainqueur d'Asoph, le couvrit par des forts, & y fit creuser un port capable de contenir les plus gros vaisseaux. Il laissa devant la place trente-deux faïques armés; il prépara tout pour former contre les Turcs une flotte de neuf vaisseaux de soixante pièces de canon, & de quarante-un portant depuis trente jusqu'à cinquante pièces d'artillerie (28).

Non content de sa victoire & voulant accoutumer son peuple à la gloire comme aux travaux, il voulut donner à ses sujets le spectacle pompeux d'un triomphe dans le goût de celui des Romains: il fit entrer son armée dans Moskou sous des arcs de triomphe; l'Amiral LE FORT, le maréchal KEMERETOFF, les généraux GORDON & SCHEIM, les autres officiers-généraux & tous ceux qui s'étoient distingués au siège, avoient la tête ornée d'une couronne, & précé-

de au premier siège: l'amiral l'avoit laissé dans la capitale pendant la seconde expédition, afin qu'il veillât à l'exécution des ordres qu'il lui feroit passer, & pour faire les préparatifs de son voyage à la Chine où il devoit aller en qualité d'ambassadeur extraordinaire.

(28) LE CLERC, *ibidem*, pag. 139.

doient le souverain qui se trouvoit sans distinction à son rang de colonel, & qui sembloit n'être-là que pour orner le triomphe de ses généraux : mais cette modestie honore bien plus que la victoire. C'est par cet exemple unique qu'il vouloit faire sentir à toute la noblesse, qu'il faut mériter les grades militaires pour en jouir.

Enfin, en cherchant à élever l'ame & le courage de ses sujets par le spectacle des honneurs, il leur faisoit en même tems connoître ce que les lâches & les traitres avoient à redouter de sa justice. Ce *Jacob* qui l'avoit trahi fermoit la marche du triomphe dans un chariot entre deux hommes qui le frappaient de verges : on avoit dressé devant lui une potence à laquelle il fut attaché après avoir souffert le supplice de la roue „

La fatigue du siege avoit considérablement altéré la santé de l'amiral ; ses plaies s'étoient rouvertes : quand il fut question de regagner la capitale, il n'avoit pu souffrir le cheval ni le carrosse ; il avoit descendu le Don sur un bateau, & s'étoit jeté dans un traîneau pour arriver à Moskou : il y avoit partagé avec ses collègues les honneurs d'un triom-

phe qui dût donner à ce peuple encore barbare une idée de ceux des maîtres du monde lorsqu'ils montoient au capitole trainant à leur suite des rois vaincus & détrônés.

PIERRE pour lui faire connoître qu'il lui attribuoit presque toute la gloire de la prise d'Asoph, le nomma vice-roi du grand duché de Nowogorod, lui donna en toute propriété plusieurs villages, une immense portion de terre à deux lieues de Moskou avec deux cent esclaves pour les cultiver ; il ajouta à tous ces dons celui d'un grand nombre de pieces d'étoffes brochées, des fourrures magnifiques & un vase d'or de grand prix où le nom de Sa Majesté étoit gravé (29).

Au sein des fêtes & des réjouissances qui se renouvelèrent chaque jour pen-

(29) Un réfugié françois qui se trouvoit alors à Moskou fit à sa louange les vers suivans :

Genève est mon berceau, la gloire fut mon guide ;
Je la suivis par-tout, au milieu des hasards.
Asoph a vu de près mon courage intrépide,
Et mon zèle a su plaire au plus grand des Césars.

dant deux mois, Sa Majesté & son conseil (dont LE FORT étoit président) s'assembloient tous les jours & ne s'occupoient pas moins sérieusement de nouveaux projets pour la campagne suivante. La prise d'Asoph n'étoit rien, il falloit la conserver, se rendre maître de la ville de Précop, capitale de la Crimée, & de quelques autres places. L'amiral ne voyoit pas d'autres moyens pour s'assurer les passages de Constantinople à Moskou, & pour faciliter le négoce de la Perse & du Levant. En conséquence, dans une de ces assemblées où les intérêts de la cour étoient examinés & pesés avec soin, où tout se régloit par la pluralité des suffrages, il fut décidé après l'ouverture qu'en fit l'amiral, qu'on augmenteroit le nombre des vaisseaux qui devoient assurer la navigation de la mer noire, qu'on attireroit en Moscovie des officiers expérimentés dans la marine, deux choses importantes dont jusqu'alors on ne s'étoit point ou peu occupé : en outre, qu'on tiendrait deux armées sur pied, l'une en Crimée, l'autre aux environs d'Asoph; que cette ville seroit toujours défendue par une garnison de dix mille hommes; enfin, qu'on enverroit dans toutes les cours

de l'Europe une ambassade extraordinaire pour découvrir & pour apprendre tout ce qui pourroit servir ou mettre un obstacle aux projets de la cour Impériale.

En conséquence de cette décision du conseil, LE FORT fit la revue de son régiment, & choisit parmi la noblesse qui le composoit, ceux qui lui parurent les plus capables : il y joignit quelques-uns des jeunes officiers attachés au service du TZAR IVAN, frere de PIERRE qui venoit de mourir; soixante furent envoyés à Venise & dans les autres ports de l'Italie; quarante en Angleterre & en Hollande pour y apprendre la construction des vaisseaux, & en général tout ce qui concerne la marine; d'autres enfin furent répandus dans les différentes places ou écoles de l'Europe pour s'instruire à fonds dans l'étude du génie & de l'artillerie, avec ordre de ne penser à revenir à Moskou que quand ils auroient acquis les connoissances nécessaires pour être en état d'instruire eux-mêmes leurs compatriotes.

Des projets si utiles & si sensés n'étoient point universellement goûtés par tous les corps de l'Etat. PIERRE vouloit tirer ses sujets de l'ignorance & leur

donner un rang distingué dans l'Europe : il trouva des obstacles.

Le clergé, dont l'influence a toujours été grande chez les peuples policés comme chez ceux qui ne l'étoient pas ; le clergé, dont le pouvoir absolu & despotique balança dans des siècles barbares celui des princes les plus légitimes ; le clergé enfin, qui, pour se rendre nécessaire aux nations, interpréta souvent les volontés du Très-Haut, se chargea aussi d'interpréter celles d'un peuple qui n'étoit peut-être point encore assez préparé pour connoître & sentir tout le bien qu'on vouloit lui faire.

La superstition s'alarma de la communication avec les étrangers qui professoient un autre culte ; les prêtres étayoient la superstition & la prévention des Boyaris de l'autorité des livres saints ; & les autres Moskovites disoient, d'après l'ignorance qui leur étoit si chère : *Nous sommes bien comme nous sommes, nous ne voulons pas être mieux que nos peres* (30).

Ces murmures pénétrèrent jusqu'au fond du cloître de SOPHIE ; elle avoit trouvé moyen de corrompre ses gardes,

(30) LE CLERC, *ibidem*, T. III, p. 148.

ou peut-être l'indulgence de son frere avoit empêché qu'on la surveillât d'assez près pour n'avoir aucune communication avec les anciens fauteurs de ses premières intrigues.

„ On l'accuse d'avoir entretenu des liaisons secrètes avec des Boyaris. Une vieille femme étoit l'instrument de ses intrigues, sans exciter le moindre soupçon ; elle couvroit sa trame des haillons de la misère & du masque de l'imbécillité : c'étoit par son moyen que SOPHIE étoit informée des innovations du TZAR. Elle commença par gagner les Popes, qui insinuerent au peuple que le TZAR outrageoit la religion en faisant passer les enfans de ses sujets dans les pays étrangers. Il n'en falloit pas tant pour échauffer les esprits. Les Streltjis s'offençoient de la préférence qu'on donnoit aux soldats étrangers sur eux : leurs officiers approuvoient ces murmures. La princesse, instruite de tout, souffla le feu, promet des récompenses : on s'assemble, on délibère ; on décide qu'il faut assassiner le TZAR „.

Tout étoit réglé pour ce parricide : les conjurés devoient mettre le feu à un quartier du Kremlin. Le TZAR, qui dans ces fortes d'occasions se mettoit

parmi la foule & travailloit lui-même à éteindre le feu, ne pouvoit échapper aux conjurés (31). Le jour fixé pour cet horrible attentat étoit proche, lorsque deux capitaines (qui étoient du complot) ne pouvant résister aux remords de leur conscience, vinrent trouver le TZAR chez le général LE FORT, & lui découvrirent le danger qui menaçoit sa personne sacrée. PIERRE leur pardonna: il s'en servit pour faire arrêter les conjurés; leurs membres furent cloués à une colonne qu'il fit ériger au milieu du Kremlin. Ne voulant point remonter à la source de ce complot, & craignant de trouver sa perfide sœur trop coupable, il se contenta de la faire resserrer davantage, & d'ordonner qu'on examinât avec plus d'attention ceux qui entroient ou sortoient du monastere où elle étoit enfermée.

Quand cet orage fut dissipé, & le bon ordre rétabli, notre illustre Monarque ne pensa plus qu'à exécuter le grand voyage qu'il avoit projeté depuis quelque

(31) Aut. anonym. Histoire de PIERRE, pag. 58.

que tems. Pour assurer de plus en plus l'intérieur de son royaume par l'éloignement des Streltsis, il les dispersa dans les différentes villes de ses Etats, dont il avoit remis la régence à son oncle LÉON NARES-KIN, aux princes BORIS, GALITZIN & au Boyari PROCOPOFSKI. Le général GORDON eut le commandement des troupes destinées à la garde de Moskou.

Les choses ainsi disposées, le tems de son départ fut fixé au mois de Mars 1697: il vouloit faire ce voyage avec fruit; pour n'être point accablé du cérémonial qui poursuit & importune les rois jusques dans l'intérieur de leur palais, & qui les empêche souvent de connoître combien il est heureux d'être vraiment homme, il résolut de garder l'incognito; il se mit à la suite des trois Ambassadeurs: c'étoient l'Amiral LE FORT; le Boyard ALEXIS GOLOVIN & le secrétaire d'Etat VOZNITSIN; quatre premiers secrétaires, douze gentils-hommes, deux pages pour chaque ambassadeur, cinquante gardes avec leurs officiers composoient la suite principale de cette ambassade: il y avoit en tout deux cent personnes. Le TZAR se réservant pour tous domestiques un va-

let-de-chambre, un homme de livrée & un nain, se confondoit dans la foule (32).

Tout le monde connoît l'histoire de cette fameuse ambassade. *C'étoit une chose inouïe*, dit VOLTAIRE, *qu'un roi de vingt-cinq ans, qui abandonnoit ses royaumes pour mieux régner.*

M. LEVEQUE est le seul écrivain qui l'ait improuvé. Tous les gens sensés auront de la peine à se rendre à son avis; & ce seul trait, dans la vie de PIERRE, auroit suffi pour l'immortaliser, & pour lui assurer parmi les souverains le rang que la postérité lui a conservé.

Le plan de cet ouvrage m'empêche de suivre pas-à-pas nos illustres voyageurs: d'ailleurs ce morceau de l'histoire de Russie a été traité par tant de plumes savantes. . . Je ne présente à mes lecteurs que ce qui intéresse personnellement M. LE FORT: il fut dans toutes les cours ce qu'il avoit été à celle de Moskou, le premier homme d'état, l'ami & le confident de son prince.

PIERRE n'étoit point au fait des usa-

(32) Le neveu de l'amiral au lieu d'aller à Pékin, fut le secrétaire général de cette ambassade.

ges européens; il ne fit jamais rien sans le consulter: c'est à lui seul qu'il confia le désagrément que lui attira, de la part du gouverneur de Riga, l'imprudence ou l'indiscrétion de quelques jeunes ingénieurs qui avoient voulu en dessiner les fortifications. *On ne veut pas*, lui dit-il avec chagrin, *que je voie les fortifications de Riga; j'espère un jour les voir plus à mon aise, & refuser au Roi de Suède ce que DAHLBERG me refuse aujourd'hui.*

Arrivé ensuite à Konisberg, il y fut magnifiquement reçu & traité par l'électeur de Brandebourg; de-là traversant les états de ce Prince, il s'arrêta dans le voisinage de Berlin pour célébrer le jour de la naissance de l'électeur. Il donna un grand repas à cette occasion, & voulut que chacun des convives vidât un flacon de vin, contenant quatre pots, à la santé du Prince. Il n'étoit pas encore assez instruit dans l'histoire ancienne, pour savoir qu'une pareille gaieté avoit coûté la vie au vainqueur de Darius.

Le grand chancelier s'excusa sur l'état de sa santé, qui ne lui permettoit pas une pareille débauche. Le TZAR croyant qu'il la devoit sacrifier pour boire celle

de son maître, s'emporta contre lui, le prit par le bras, le fit sortir de la salle, & envoya un courier à l'électeur pour se plaindre de l'insolence du ministre.

Rendu à lui même quelques heures après, regrettant de l'avoir ainsi traité & ne sachant d'abord à qui imputer un acte de démence dont il étoit seul coupable, il courut sur son favori l'épée à la main, & voulut le tuer.

LE FORT avoit employé tout le crédit que l'amitié devoit lui donner sur son maître : il n'avoit pu réussir à excuser le chancelier, ni à retenir le courier qu'on avoit dépêché à l'électeur. Peu épouvanté de l'air menaçant du TZAR, il s'arrête devant lui, ouvre son juste-au-corps, découvre sa poitrine, & lui dit avec beaucoup de sang froid : *Qu'il pouvoit le tuer, que la mort seule pouvoit mettre fin au chagrin qu'il avoit continuellement pour son service.* PIERRE étonné de sa fermeté, rougit d'avoir outragé un homme qui l'avoit si bien servi, lui saute au col, & l'embrasse.

Les courtisans qui accompagnoient le TZAR, & qui étoient présens à cette scène, étonnés de la fermeté & des vives réparties de l'amiral, ne pouvoient ajouter foi aux regrets de leur souve-

rain ; ils croyoient déjà le favori perdu & disgracié, & cherchoient à s'éloigner de lui. Le monarque, dévinant ce qui se passoit dans leur ame, pour leur montrer la sincérité de ses protestations, leur fit une vive reprimande, en ajoutant que si quelqu'un d'eux, ou qui que ce fût de ses sujets, étoit assez hardi pour causer le moindre chagrin à LE FORT, il le feroit mourir.

L'historien anonyme que nous avons cité, & qui n'a, pour ainsi dire, fait que traduire le journal de Corbe, raconte cette aventure d'une autre manière : il la recule d'un an, & en place la scène en Moskovie.

„ A la suite d'un repas où l'on avoit bu largement, dit-il, on vint à parler de troupes & de discipline, un des convives ajoutant que, pour avoir de bons officiers, il ne falloit avoir égard qu'au mérite & à l'ancienneté : Cela est vrai, repartit le TZAR, & c'est une maxime que j'ai voulu établir lorsque je me suis fait tambour dans la compagnie de LE FORT ; mais, ajouta-t-il, en jettant un regard terrible sur le général SCHEIM qui étoit vis-à-vis de lui, je sais qu'au mépris de mes intentions & de mes ordres quelques uns de mes généraux ven-

dent les emplois vacans dans leur régiment, & font un trafic d'un bien qui n'est dû qu'à la vertu.

SCHEIM demanda au TZAR qui étoient ces généraux; c'est toi le premier, répondit ce prince, oui toi-même : & là-dessus tirant son sabre, il commença à frapper sur la table d'une manière à faire trembler tous les assistants. Je veux t'exterminer toi & ton régiment, disoit-il en parlant à SCHEIM : j'ai la liste de tous les emplois que tu y as mis à l'encan, & cette épée me fera raison de ton indigne conduite. Quelques Boyaris voulurent excuser le général SCHEIM; mais le TZAR n'écoulant que son courroux, qui quoique juste devenoit excessif, trouva cela si mauvais qu'il commença à frapper à droite & à gauche sans distinction. Le prince ROMADONOWSKI eut un doigt coupé, un autre Boyari reçut une légère blessure à la tête, le Dumnoi MIKITIM MOSCIWITZ eut un coup de revers qui le blessa légèrement à la main. Le malheureux SCHEIM alloit payer de sa tête les emplois vendus, lorsque le général LE FORT, le seul qui osa résister au TZAR dans ces occasions, lui saisi la main qu'il tenoit déjà levée

pour couper la tête à SCHEIM, & la retint (33).

Le TZAR enflammé de colère, & ne connoissant presque plus personne, repoussa LE FORT, & le blessa d'un coup de sabre. LE FORT sans se troubler, & sachant combien son jeune maître revenoit de ses fortes d'emportemens lorsqu'on le rappelloit aux sentimens d'honneur & de gloire qui doivent être le partage des grands princes, lui représenta qu'il étoit peu digne d'un héros, d'un réformateur, de ne pouvoir mettre des bornes à sa colère „.

Quoi qu'il en soit, les ambassadeurs étant arrivés à Dantzick s'embarquerent peu après pour Hambourg : le souverain étoit d'arriver en Hollande; c'étoit à Sardam, sous le nom de BAAS PETTER (maître PIERRE) que dépouillé du diadème, armé d'une hache & d'une équerre, il devoit donner à tout

(33) *Idus longe funestior parabatur in CAMPI DUCEM - (le général SCHEIM) qui procul dubio suo in sanguine fusus TZAR-RE dextera succubisset nisi Generalis LE FORT, (cui pene soli id licebat) amplexu stringens manum retraxisset à vulnere. CORR. ibidem. page 72.*

l'Univers le spectacle de la véritable grandeur, une leçon sublime aux rois, & l'exemple d'un dévouement auquel nous refuserions d'ajouter fois si l'époque en étoit plus éloignée de notre siècle.

Les fastes des anciens conquérans nous offrent des princes parcourant le monde à la tête de leurs armées, des guerriers dont les victoires furent cimentées du plus pur sang des nations; ici c'est un roi qui, pour devenir le législateur & le pere de ses peuples, veut tout voir par lui-même, pour mieux faire servir à sa propre gloire les fautes des autres. C'est un héros enfin qui ne descend du trône que pour paroître plus grand lorsqu'il y remontera.

Les hollandois ont conservé la maison ou plutôt la chaumière qu'il avoit louée près des chantiers de l'amirauté d'Amsterdam, & sous laquelle, après ses travaux assidus & pénibles, il venoit prendre quelques momens de repos, ou converser avec son favori : on l'appela depuis *Worstenburg* (château du prince); on y montroit un bois de lit & un bain qu'il avoit travaillés lui-même.

Cette maison subsiste encore aujourd'hui : elle fut visitée de nos jours par

un prince de sa race, par le fils de l'immortelle CATHERINE. Ce jeune héros, à l'exemple de son aïeul, voyagea dans les différentes cours de l'Europe, & se montra par-tout le digne rejetton d'un sang si précieux & si cher aux Moskovites, le digne fils d'une princesse, que ses grandes qualités ont déjà placé à côté des plus grands rois (34).

PIERRE eut une entrevue à Utrecht avec le roi GUILLAUME (35) : il trouva à la Haye les plénipotentiaires des souverains de l'Europe pour la paix de Riswick. Ayant laissé ensuite l'amiral à Amsterdam, il passa en Angleterre.

Il ne se fit suivre que par dix personnes. Au moment de son départ il monta dans la chambre de LE FORT : il le trouva travaillant à ses dépêches;

(34) Nous l'avons vu en France suivi de son auguste compagne; & ces illustres époux, affables, doux & modestes, visiterent nos académies, nos ateliers, nos manufactures, ne manifestant leur grandeur que par des actes de bienfaisance, & laissant par-tout des marques de cette bonté qui fait le plus bel appanage des souverains.

(35) LE FORT étoit seul avec ces deux monarques.

il l'embrassa, lui fit ses adieux. Ils ne se quitterent qu'après avoir versé des larmes, sans que la présence du Bourguemestre Wuisen & de plusieurs autres hollandois, les empêchât de manifester la douleur réciproque qu'ils éprouvoient au moment de leur séparation.

C'est dans la ville de Londres qu'il reçut les hommages d'un frere & d'un autre neveu de son favori (1698) : il les admit à sa table, but avec eux à la santé de son amiral, fit des armes avec le jeune homme, & après leur avoir donné une fête sur la Tamise, il les renvoya en Hollande. Il les revit de nouveau à son passage, & quitta enfin Amsterdam pour prendre le chemin de Vienne, dans le même moment que le jeune LE FORT quittoit Geneve, pour aller attendre son pere à Ratisbonne.

Il étoit de la destinée du TZAR de ne pouvoir quitter ses états sans fournir une occasion aux mécontents de prendre les armes. La révolte de SOPHIE après le siege d'Asoph n'avoit pas été difficile à apaiser; il n'avoit fait que paroître, tout avoit fléchi devant lui.

Le même jour qu'il se disposoit à quitter la cour de LÉOPOLD pour pas-

ser à Venise, il reçut un courier qui lui annonçoit une nouvelle révolution. Le feu de la premiere révolte qu'il avoit si heureusement calmé avant son départ étoit mal éteint : les Streltsis armés pour la troisieme fois en faveur de SOPHIE, vouloient l'arracher de son monastere & la remettre sur le trône.

Les généraux SCHEIM & GORDON, au moment même qu'on députoit le courier à l'empereur, étoient sortis de Moskou à la tête de toutes les troupes, pour marcher à la rencontre des révoltés.

Le TZAR à l'ouverture de ses dépêches, sentant tout le danger où étoit ses états, se jeta dans les bras de son favori, en criant : FRANÇOIS JACOBVITZ apprends-moi le moyen de me rendre bientôt à Moskou pour châtier l'insolence de mes Streltsis. Je te jure qu'aucun des coupables n'échappera à ma vengeance (36). LE FORT lui conseilla de faire diligence : ils partirent sur-le-

(36) FRANCISCE JACOWEIDES *modum suggere quò brevi temporis spatio per viarum compendia Moscuam attingere..... Nemo abibit impunis.* CORBE pag. 164.

champ, & arriverent au bout de quatre semaines (le 4 Septembre) à Moskou.

Sa présence acheva de calmer les esprits; la plus grande partie des rebelles avoit été défarmée par ses généraux. Il fit instruire leur proces: convaincu intérieurement que SOPHIE étoit la source de ces nouveaux troubles, il pensa (dit-on) sérieusement à la faire mourir; alléguant pour se justifier l'exemple d'ELISABETH, qui fit trancher la tête à la reine d'Ecosse sa proche parente.

M. LE FORT, le seul qui osa ou qui fut lui donner des leçons sur la véritable gloire, par sa modération & par sa douceur lui épargna un crime. Ce même homme, qui aura peut-être paru foible ou injuste lorsqu'il condamna l'impératrice, nous prouve aujourd'hui qu'il se porta à cet acte de sévérité moins par complaisance pour son maître, que pour appaiser les factions qui pouvoient naître de la discorde de la famille impériale. PIERRE, en cette occasion ayant obtenu son aveu, prononça le divorce: ce fut aussi par ses conseils qu'il se décida à faire grace à sa coupable sœur.

Il eut beau se plaindre qu'elle avoit conspiré contre sa vie avant qu'elle eût atteint l'âge de quatorze ans. *N'importe*, repliqua le favori, VOTRE MAJESTÉ ne doit pas la faire mourir; à moins SIRE, que votre vengeance ne vous soit plus chère que votre gloire: c'est à faire aux Turcs à tremper leurs mains dans le sang de leurs freres; mais un prince chrétien doit avoir d'autres sentimens. Le TZAR pardonna à SOPHIE: il se contenta de lui faire les reproches les plus sanglans, qui se terminèrent par des larmes de part & d'autre. SOPHIE employa toute son éloquence pour se justifier, & peu s'en fallut que son frere ne la crût innocente. Au sortir du monastere où il avoit été lui faire cette étrange visite, il ne put s'empêcher de dire à LE FORT qu'elle avoit un grand génie, & que c'étoit seulement dommage qu'elle fût si méchante.

Cependant les rues de Moskou ruisseloient du sang des coupables; on ne voyoit que des potences, des bûchers, des échafauds: l'empereur lui-même & ses courtisans tranchoient les têtes; LE FORT & le baron de BLUMBERG avoient été dispensés de cet horrible

ministère (37) (l'amiral avoit d'autres moyens pour témoigner son attachement & sa fidélité à son maître) : enfin plus de quinze cent gibets plantés autour des murs de la ville offroient les cadavres d'autant de victimes.

Ce qui avoit le plus irrité le souverain, c'est qu'un des Streltsis, auquel on donnoit le knout (38), ayant prié qu'on suspendit les tortures pour qu'il pût révéler ce qu'il savoit, avoua qu'il avoit effectivement trempé dans le dessein de détrôner le TZAR; mais que le général LE FORT en étoit cause. Là-dessus le TZAR lui demanda s'il connoissoit ce général. Il répondit que non, qu'il ne l'avoit même jamais vu; mais qu'il s'en étoit tenu à ce qu'on en avoit publié dans certaines lettres, savoir qu'il étoit l'auteur du voyage entrepris par Sa Majesté Tzarienne chez les étrangers, & qu'il n'avoit pas cru devoir ré-

(37) *Ad idem liçloris officium cum Barone DE BLUMBERG Generalis LE FORT invitabatur; sed excusantes, id domi suæ moris non esse auditi sunt.* CORBE ibidem.

(38) C'est une espece de question qu'on emploie en Russie pour avoir l'aveu des coupables.

voquer en doute ce que tant de monde assuroit, encore moins s'opposer au dessein de ses camarades. Sur quoi le TZAR le condamna au supplice de la roue, pour avoir dit que LE FORT avoit donné lieu à la rébellion, en conseillant au TZAR d'aller dans les pays étrangers (39).

Tous les historiens s'accordent à nous dire qu'on fut par l'aveu des chefs de ces factieux, que leur dessein étoit d'exterminer tous les étrangers, de s'emparer de Moskou, d'y mettre tout à feu & à sang, de faire main basse sur les Boyaris pour attirer la populace dans leur parti; que les Poppes devoient faire marcher devant les conjurés l'image de la Vierge & celle de St. Nicolas pour donner un air de religion à leur révolte; qu'ils auroient répandu des billets partout, pour faire courir le bruit que le TZAR étoit mort dans son voyage, entrepris par les pernicieux desseins des allemands; qu'ils auroient élevé à l'autorité suprême la princesse SOPHIE, en

(39) *Rotâ fregi mandavit TZARUS, potissimum quod Generalem LE FORT profectio- nis auctorem dicere ausus est.* CORBE pag. 84.

attendant que le TZAROWITZ eût été en âge de gouverner; qu'enfin ils avoient résolu de tirer BASILE GALITZIN du lieu de son exil, pour le mettre à la tête des armées.

Le favori alors craignant que l'effusion de tant de sang n'accoutumât son prince à verser indistinctement celui de ses autres sujets, lui représenta avec beaucoup de fermeté qu'un souverain devoit punir le crime, mais non jeter le désespoir dans l'ame des criminels; que l'un étoit une suite de la justice, & l'autre un acte de cruauté.

Le monarque pénétré de cette juste remontrance, fit cesser toutes les exécutions (1699).

Le corps des Streltsis fut entièrement détruit: les plus mutins ayant été envoyés en Sibérie, on incorpora les autres dans les nouveaux régimens. Tel fut le sort de cette soldatesque effrénée pour qui rien n'avoit été sacré, & qui sembloit avoir mis toute sa gloire à s'opposer aux grands desseins de ses maîtres.

PIERRE rendu à lui-même, & revenu du trouble où avoit dû nécessairement le jeter une révolution qui lui avoit fait tant verser de sang, quitta la capitale pour aller à Voronitz veiller à

la construction & à l'armement d'une flotte, & donner à ses sujets un nouvel exemple de la subordination qu'il exigeoit de chacun d'eux. Ils l'avoient vu tambour dans la compagnie de LE FORT; il va leur montrer qu'il vouloit de même passer par tous les grades de la marine, pour se mettre en état de commander un jour ses armées navales.

„ Pendant son séjour en Hollande il avoit pris en affection un Sardamois nommé Mus, & l'avoit fait venir en Russie. Ce Mus étoit un habile marin; il aida le TZAR à construire un vaisseau de guerre à la hollandoise, & ce prince l'en fit capitaine (40). Ce fut sur ce vaisseau presque tout bâti de ses propres mains, que PIERRE voulut passer par les emplois les plus vils de la marine. Il demanda à Mus quel étoit l'office le plus bas sur un navire? Le capitaine lui répartit que c'étoit celui de mousse. *Eh bien*, poursuivit le TZAR, *je veux te servir aujourd'hui de mousse*. En même tems il grimpe au haut d'un mât pour en détacher une corde. Mus, étonné de cette action, trembloit de

(40) CORBE & auteur anonym.

frayeur que le monarque ne fût renversé dans la mer ; car le vent étoit violent , & auroit pu facilement le faire tomber si PIERRE eût été moins adroit & moins fort. Il redescendit sans autre mal que d'avoir fait grand peur au capitaine. Celui ci se rassura , commanda au TZAR de lui allumer sa pipe, de lui verser du brandevin , & de faire en un mot toutes les autres fonctions de mous-
se „

Pendant ce tems là les fatigues du corps & de l'esprit continuoient à ruiner la santé du général. Quoiqu'il sentit une grande pesanteur , & des douleurs très-vives à l'endroit de ses premières plaies , il n'avoit pas suspendu ses travaux : une inflammation & une fièvre chaude lui étant survenues, il mourut le 12 Mars à l'âge de quarante-six ans.

La route de Voronitz à Moskou avoit été couverte par les couriers du TZAR du moment qu'il avoit appris la maladie de son favori.

A la nouvelle de sa mort il pensa s'évanouir. Hélas ! s'écria-t-il , je perds le meilleur de mes amis , & cela dans un tems où j'avois plus besoin de lui que jamais. Il est mort ce serviteur fidèle , à qui

me confierai-je présentement (41) ? Ses soupirs & ses larmes l'empêcherent d'en dire davantage. Il partit sur-le-champ pour Moskou : en y arrivant il ne voulut d'abord voir personne , se contentant d'ordonner qu'on disposât tout pour faire une pompe funèbre conforme à la dignité & au mérite du défunt ; ce qui fut exécuté de la manière suivante.

La marche fut ouverte par les trois régimens de la marine , chacun de deux mille cinq cent hommes , & précédés de neuf joueurs de flute douce qui touchoient des airs lugubres : il y avoit six hommes à chaque rang ; tous les officiers avoient une écharpe noire , & un nœud de ruban noir à leurs piques ; les caisses couvertes de noir , & les drapeaux avec une longue banderole trainante. Le TZAR étoit à la tête , la pique à la main , vêtu de deuil avec un crêpe & une écharpe noire. On

(41) Confirmabant qui TZARO adfiterant dū obitus nuntium accepisset , non secus quā si parentis mors nunciata esset , crebris editis gemitibus lacrymisque obortis , in hæc verba erupisse : Jam fidum hominem non habeo ; hic solus fidelis erat , cui me deinceps concredere potero. CORBE pag. 122.

portoit devant Sa Majesté le grand drapeau où sont ses armes : on voyoit ensuite un colonel avec le bâton de commandement , deux trompettes , deux haut-bois , deux timbaliers , deux autres trompettes , tous à cheval & dans le silence ; deux chevaux de parade richement harnachés , un général-major qui précédoit les marques d'honneur du défunt ; savoir , un étendard de triomphe avec ses armes en or sur un fonds cramois , & une écharpe orangée traînante , les éperons d'or , les gants à franges d'or , l'épée , le bâton du régiment , le casque , toutes ces pièces portées sur des carreaux de velours noir , broderies d'argent ; l'écu du général avec ses armes ; un cheval caparaçonné de deuil ; un étendard de campagne avec des banderoles noires pendantes ; un homme à cheval armé de toutes pièces , tenant un sabre nud la garde haute ; le pavillon d'amiral porté par deux capitaines de marine , avec des écharpes noires traînantes ; quatre généraux-majors & quatre colonels , tous en grand deuil. Tous les écoliers des collèges & écoles publiques avec leurs régens. Cinq ministres protestans ; savoir trois réformés & deux de la confession d'Augsbourg , précédoient immédiatement le corps qui étoit dans un cercueil couvert

de velours noir , avec des galons & longues franges d'or , & garni de tous côtés de plaques d'argent avec les armes du défunt. Il étoit porté par vingt-huit colonels qui se relayoient de quart d'heure en quart d'heure. Après le corps , venoit M. PIERRE LE FORT en manteau long à queue traînante , accompagné des envoyés extraordinaires de l'empereur & de Brandebourg , & suivi de quatre pages : c'est le neveu du général , fils de M. LE FORT , syndic de la ville de Geneve , où se trouve présentement le fils du défunt général. Tous les généraux marchaient ensuite , avec vingt-quatre des premiers princes & ducs , suivis des principaux officiers & capitaines de la marine , des résidens de Suede , de Danemarck , de Brandebourg , &c. & de la principale noblesse de l'Empire , tous en manteaux noirs traînants. Après eux marchoit Madame la générale LE FORT , veuve du défunt , soutenue par deux des plus anciens généraux , & accompagnée de vingt-quatre des principales dames & demoiselles , que des seigneurs conduisoient , toutes en grand deuil (42).

“ La marche étoit fermée par les domestiques du défunt , suivis d'une foule de spectateurs que la nouveauté avoit attirés ; car avant PIERRE - LE - GRAND les Russes n'avoient jamais vu de pareille pompe : ils enterroient leurs souverains même sans bruit & sans cérémonie ; mais PIERRE vouloit montrer à ses sujets que sous son regne l'homme de mérite devoit s'attendre à se voir honoré même après sa mort.

Le corps fut d'abord porté à l'église réformée, où M. STUMPHIUS prononça l'oraison funebre, après laquelle on le transféra au lieu où il devoit être enterré dans le même ordre qu'auparavant ; mais cet ordre fut bientôt dérangé par la vanité des Boyaris. Ils trouvoient mauvais que les ambassadeurs les précédassent ; & sans avoir égard ni aux bienfaisances ni à ce que le TZAR pourroit penser, ils prirent hardiment le pas, & furent suivis même de plusieurs personnes de basse condition, à qui il ne convenoit nullement de le disputer aux ambassadeurs. Lorsqu'on fut

Hollande & de West-frise, du jeudi 30 Avril
1699.

arrivé au lieu de la sépulture, le TZAR s'arrêta, & jetant les yeux sur le convoi, il remarqua qu'on avoit changé l'arrangement, & que les Russes précédoient les ministres étrangers. Ce monarque demanda au neveu du défunt qui avoit troublé l'ordre du convoi ? LE FORT se prosterna à terre, n'osant dire ouvertement sa pensée, de peur de se faire des ennemis : mais le TZAR lui ordonnant en termes exprès de parler, il répondit que c'étoient les Boyaris. PIERRE en fut dans une colère extrême ; néanmoins il dissimula, le lieu n'étant pas propre à châtier la hardiesse de ces messieurs. Il se contenta de dire à LE FORT : *Ce sont des chiens, & non mes Boyaris.* Le général CZÉRÉMETOF fut le seul qui resta derrière les ministres étrangers.

Cependant on procédoit à l'enterrement de M. LE FORT. Le TZAR, fondant en larmes, fit découvrir le cercueil & donna le dernier baiser au défunt en présence de tous les assistans. Le corps fut ensuite posé dans un caveau voûté. On tira plus de cent coups de canon, & les régimens de la marine firent trois décharges consécutives de leurs mousquets. On grava sur sa tombe l'épithaphe suivante.

(120)

SISTE VIATOR GRADUM :
HIC JACET
FRANCISCUS-JACOBUS
LE FORT,
GENEVENSIIS,
QUI
IN AULÆ CULMINE LUBRICO
FORTITER STETIT,
ET CUI
PEREGRINITAS PATRIÆ,
DIVERSITAS RELIGIONIS,
HAUD OBSTITIT
QUOMINUS
VIRTUTE DUCE,
PRUDENTIA COMITE,
AD MULTIPLICES ENITERETUR IN
RUSSIA HONORES,
AC EVADERET
SACRÆ TZARÆ
MAJESTATIS
ARCHITALASSUS
PRÆFECTUS MILITIÆ GENERALIS,
GUBERNATOR NOVOGARDIÆ,
OMNIUMQUE CONSILIORUM
ARBITER,
UT TOGA SIC SAGO
INCLYTUS,
IN PACE ET BELLO MAGNUS,
DOMI ZOPYRUS,
FORIS CYNEAS,

UBIQUE

(121)

UBIQUE MECENATIS GLORIAM
ADEPTUS EST;
DUM
OMNIA FELICITER GESTA
AD DOMINUM
UT MINISTER
RETULIT,
EXTRA INVIDIAM
NEC EXTRA GLORIAM
FUIT
QUAM
SIMPLICI VIRTUTE MERUIT,
DISSIMULATIONE AUXIT
PRINCIPI
FUIT
FAMILIARIS ET ASSIDUUS,
NON GRAVIS TAMEN,
NEQUE ULLO ASSIDUITATIS FASTIDIO;
HUIC ENIM UNI ILLE MAXIME
INDULSIT,
NEQUE EUM SECUS DILEXIT
AC ALEXANDER EPHESTIONEM.
QUICQUID
RUSSOS
RECTE, COMITER, FORTITER
FACERE
FACIENDO DOCUIT,
NON EST OBSCURUM
NEQUE OBLIVIONI TRADITUM;
SED MANET

F

IN ANIMIS HOMINUM,
IN ÆTERNITATE TEMPORUM,
IN FAMA RERUM:

ITAQUE

HUJUS VIRI

HONOS, NOMEN ET LAUDES

SEMPER MANEBUNT.

OBIIT D. 11 MARTII A. R. S.

M. DC. XCIX.

TU VERO CAVE,

VIATOR,

NE CALCES HOC SAXUM;

LACRYMIS ENIM

MAXIMI PRINCIPIS

EST

IRRIGATUM

ABI.

Traduction de l'Építaphe.

Arrête-toi, passant : ci git un guerrier qui brava tous les écueils de la cour ; ce guerrier étoit FRANÇOIS LE FORT, citoyen de Genève. Sa qualité d'étranger, la différence de sa religion ne l'empêcherent point de s'élever au faite des honneurs ; & l'empereur de Russie voulant récompenser sa bravoure & sa prudence, le fit son amiral, général de toutes ses troupes de terre, vice-roi du grand duché de Nowogorod & président de tous ses conseils. Utile à son prince pendant la paix com-

Le convoi retourna ensuite au palais du défunt, où l'on avoit préparé un repas magnifique, selon la coutume des Russes. Lorsqu'on étoit sur le point de se mettre à table, le TZAR ayant disparu pour un instant, les Boyaris voulurent profiter de son absence pour se retirer chez eux. Ils descendoient déjà l'escalier

me pendant la guerre, il joignit la valeur intrépide de ZOPYRE à la politique du sage CYNEAS. Il fut le MÉCÈNE du Nord ; & faisant honneur à son prince de tout ce qu'il avoit fait pour sa gloire, il vécut comblé de faveurs sans exciter l'envie des courtisans : sa modestie d'ailleurs donnoit un nouveau lustre à ses vertus. Confident & ami de son souverain, admis à la plus grande familiarité sans lui être incommode, il fut chéri de ce nouvel ALEXANDRE comme l'avoit été autrefois EPHESTION. Il disciplina & polica les Russes en leur donnant l'exemple de tout ce qu'il exigeoit d'eux.

Tout le monde connoît l'importance des services qu'il a rendu à l'empire : la renommée les a publiés, le souvenir ne peut s'en éteindre ; ils sont gravés dans tous les cœurs ; son nom & sa gloire survivront à tous les siècles. Il termina sa carrière le 11 Mars de l'an 1699.

Passant, garde-toi de fouler au pied le marbre qui couvre son corps ; ce marbre a été arrosé par les larmes du plus grand des rois. Pourfuis ta marche.

lorsque le TZAR arriva. Il les rappella, & les regardant avec des yeux d'indignation : *Vous êtes impatients*, leur dit-il, *d'aller chez vous pour vous réjouir de la mort de l'amiral. Vous craignez d'assister à ce festin lugubre, parce que vous appréhendez que l'air de tristesse que vous avez été obligé de feindre ne vous abandonne, & que votre joie n'éclate enfin & ne vous trahisse en ma présence. Misérables ! vous triomphez comme si vous aviez remporté une grande victoire par la mort d'un homme qui m'étoit si cher, & qui me servoit avec tant de fidélité.*

Les Boyaris retournerent tous confus de cette juste réprimande. Leur haine contre le feu amiral étoit d'autant plus étrange, que la plupart d'entr'eux lui étoient redevables de la vie. En effet, LE FORT s'étoit cent fois exposé, au péril de ses jours, à la colere du TZAR. " Il arrivoit à ce jeune monarque (dit l'auteur anonyme que nous avons tant de fois cité) ce qui arrive à un maître qui enseigne quelqu'exercice à des gens paresseux, revêches & mal-adroits ; il perd patience, il gronde, il frappe. Ainsi le réformateur des Russes, fâché de trouver dans ses sujets des dispositions si opposées à ses vues, sortoit quelque-

fois de la modération qui doit faire le caractère d'un grand homme, & surtout d'un grand monarque. Dans les premiers mouvemens de sa colere il vouloit tout tuer. Le généreux LE FORT s'opposoit à ce torrent, dont l'impétuosité se déchargeoit souvent sur lui. Le TZAR l'a foulé aux pieds plus d'une fois ; & lorsqu'il étoit revenu à lui-même, il sentoit bien que si ce favori lui résistoit, ce n'étoit que pour l'intérêt de sa gloire. Il en étoit si persuadé, que souvent il lui demandoit pardon de l'avoir maltraité, & le remercioit de l'opposition qu'il avoit mise à son courroux".

Les honneurs que reçoivent les grands pendant leur vie sont souvent équivoques & toujours sujets aux vicissitudes des choses humaines. Heureux ceux qui vivent au-delà du tombeau !

Ce n'est point pour surcharger cet ouvrage d'une description extraordinaire que nous venons d'offrir les détails de la pompe funebre de l'amiral ; c'étoit le dernier trait que nous devions ajouter au tableau de l'illustre souverain qui en avoit donné le plan & qui l'honora de sa présence. Elle lui fait encore plus d'honneur qu'au guerrier qu'il vouloit

proposer pour modele à ses sujets; & sans doute PIERRE arrosant de ses larmes le corps d'un héros qui avoit tout fait pour sa gloire & sous lequel il n'avoit point dédaigné de faire ses premières armes, n'est pas moins grand aux yeux des vrais philosophes, que PIERRE cueillant des lauriers aux champs de Pultava.

Telle fut la fin de FRANÇOIS LE FORT. Semblable au vainqueur de MANTINÉE, moissonné à la fleur de l'âge, il emporta les regrets de tous ceux qui l'avoient connu. Après avoir occupé les premières & les plus riches places de l'Etat, il mourut comme ARISTIDE, sans laisser de quoi faire les frais de ses funérailles. Il fallut que le TZAR les acquittât: Ce grand homme n'avoit rien à lui, il donnoit tout (43).

* CORB., dont l'autorité est d'un grand poids, parce qu'étant zélé catholique romain, il n'auroit pas voulu flatter un protestant, lui rend souvent, dans sa

(43) En arrivant à Moskou il avoit fait porter dans le trésor royal le produit de tous les présens qu'il avoit reçus des différens souverains de l'Europe pendant le cours de la grande ambassade.

relation latine, le témoignage non suspect d'avoir été désintéressé, généreux, affable, compatissant, & de n'avoir jamais consulté que le bien public & la gloire de son maître (44).

“ Avant lui, dit-il, les étrangers n'avoient pas la liberté de retourner chez eux dès qu'ils étoient une fois en Moskovie : on les persécutoit pour les obliger à embrasser la religion du pays; mais LE FORT porta le TZAR à abolir des usages si pernicioeux au commerce & au bien de l'Etat. Il étoit persuadé que LA FOI EST UN DON DE DIEU (45), & non l'effet de la violence; qu'il n'y a que Dieu

(44) *Inficiari Moscorum nemo poterit eum utilitatem patriæ, & Principis sui emolumenta in primis curis habuisse. Eundi redeundique libertas, olim advenis crudâ lege negata, à moderno autem TZARO, ipso suggerente, constituta, commerciorum commoda, mirè promovet. ... Nec minoris laudis est externos, quos annis præteritis ad Ruthenam Religionem amplectendam sæpe fame, carcere, minis & tormentis, liberos nunc in sua Religione relinquit. FIDES ENIM DONUM DEI EST : Quod Deus largitur, non arma incutiunt.*

(45) On pourroit graver ces dernières paroles sur la porte de tous les inquisiteurs.

seul qui en dispose , & que toutes les forces humaines ne sont pas capables de la produire ”.

Il dit dans un autre endroit (& tous les écrivains l'ont répété avec lui) que LE FORT mourut si pauvre , que son neveu n'avoit pas même trouvé de quoi se faire un habit de deuil , comme celui-ci en assura le prince GALITZIN ; de sorte qu'il n'excita point l'envie de la nation contre lui , ni contre ses héritiers (46) ”.

(46) *Extrait des Régistres du Magnifique Conseil de la République de Geneve, du 18 Avril 1699.*

M. l'ancien Syndic LE FORT ayant appris au conseil la triste nouvelle qu'il reçut jeudi dernier de la mort de noble FRANÇOIS LE FORT son frere , général des armées de S. M. TZARIENNE & ci-devant son premier ambassadeur auprès de diverses puissances de l'Europe , arrivée au mois de Mars dernier d'une fièvre ardente : il supplie le conseil de conserver le souvenir des sentimens de respect & de vénération que le défunt a toujours eu pour ce magnifique conseil , & d'affection & de fidélité pour sa patrie , comme encore d'avoir la bonté d'écrire une lettre à S. M. TZARIENNE pour la prier de prendre en sa protection Noble HENRI LE FORT , fils du défunt , & lui continuer sa bienveillance , de même qu'à Noble

PIERRE sentoît bien que la perte de ce grand homme étoit irréparable. Il avoit puisé dans les conversations & dans la lecture des différens mémoires de son favori les vastes projets qu'il seroit plus étonnant de lui avoir vu concevoir qu'exécuter. Il se fit remettre tous les papiers qu'on trouva chez lui , non pour les enfermer dans un cabinet où son successeur au ministère n'auroit jamais été les chercher , mais pour les méditer & pour se fortifier dans les grands desseins qu'il n'osoit encore manifester , ou qu'il vouloit laisser mûrir.

On ne doit point douter que le principal fruit qu'il en retira fut cette fermeté inébranlable qui ne l'abandonna jamais dans tout le cours de son regne ,

PIERRE LE FORT , fils dudit Noble ancien Syndic , qui est présentement à la cour dudit Sérénissime TZAR.

Il fut résolu de témoigner au Seigneur LE FORT la douleur sensible qu'a tout le conseil de la perte qu'a faite sa famille , laquelle on regarde comme publique par l'honneur que le Seigneur FRANÇOIS LE FORT faisoit à sa patrie dans le haut degré de gloire où il étoit élevé ; & qu'on accorde avec plaisir , au Seigneur FRANÇOIS LE FORT , la lettre qu'il a demandée.

& qu'il fut conserver au sein même de l'adversité.

Si après la journée de Narva il connut encore mieux que l'amiral lui manquoit; s'il regretta de ne l'avoir plus à la tête de ses armées, comme autrefois FRANÇOIS I. aux champs de Pavie regretta le héros dont il avoit bien voulu recevoir l'accollade (47); il tira de sa propre humiliation toutes les ressources dont il eût besoin pour triompher de ses ennemis. Suivant toujours le plan tracé par LE FORT, il accueillit les étrangers & les savans, & prépara le regne glorieux de CATHÉRINE II, qui sans doute auroit ajouté un fleuron à la couronne que toute l'Europe lui décerne, si, après avoir fait asséoir la philosophie sur le trône, elle avoit pu mettre la dernière main au grand ouvrage du premier législateur, en abolissant entièrement la servitude dans ses États.

Le jeune LE FORT étoit encore à Genève au moment que PIERRE verfoit

(47) Tout le monde sait que le glorieux rival de CHARLES-QUINT fut armé chevalier par BAYARD, dit le chevalier sans peur & sans reproches.

des larmes sur le tombeau de son pere (48); il n'en sortit qu'en 1701, pour aller joindre sa mere qui jouissoit toujours de la plus grande considération à la cour de Moskou. Il y fut reçu avec de grands témoignages de bonté de la part du souverain. Ce prince espéroit retrouver en lui les qualités qui lui avoient rendu le pere si précieux. Il le mit lui-même en possession des terres qu'il avoit données à l'amiral; &, pour se l'attacher de plus près, il le nomma lieutenant de la première compagnie de ses gardes.

Il donnoit les plus hautes espérances: on voyoit croître & se développer en lui ces vertus qui avoient immortalisé le pere, lorsqu'une mort prématurée l'enleva, après la reddition de Nottbourg en 1702.

Personne ne fut plus sensible à cette perte que son cousin le colonel LE FORT (c'est le neveu de l'amiral dont nous avons parlé plusieurs fois), qui, depuis la journée de Narva, étoit prisonnier

(48) Ce prince eut la bonté de lui écrire de sa propre main, & de lui mander que désormais il vouloit lui servir de pere.

à Sthokolm, où il resta jusqu'à l'année 1706 (49).

(49) Depuis il avoit été ambassadeur en Prusse & en Suede, lieutenant-général, colonel propriétaire d'un régiment, commandant en chef de Riga & chevalier de l'ordre de St. Alexandre Newsky.

Un neveu de l'amiral (du même nom) étoit au service de Russie en 1716, & fut envoyé à la cour de France par PIERRE-LE-GRAND, pour convenir du cérémonial à la réception de ce monarque. Il passa de-là au service de l'électeur de Saxe roi de Pologne, & fut, sous quatre regnes différens, son ambassadeur à la cour de Russie, où il obtint le cordon de St. Alexandre Newsky.

J'ai entre les mains une correspondance olographe & répondue, entre le maréchal de SAXE & lui, qui prouve combien le vainqueur de Fontenoi estimoit sa prudence : il en avoit fait son intime ami ; & si quelqu'un avoit pu engager l'impératrice ANNE à oublier les infidélités que lui avoit fait le maréchal de SAXE, quand elle n'étoit que duchesse douairière de Courlande, c'eût été LE FORT, & en secondant les vûes du roi son maître, il auroit mis la couronne de Russie sur la tête de son illustre ami.

Il mourut à Dresde en 1738, ne laissant d'autre héritage que ses vertus.

Enfin cette maison a donné à la Russie des généraux, des ambassadeurs, des commandans de province, un grand-maître de céré-

La postérité des freres de l'amiral est aujourd'hui dispersée à Geneve, en Prusse, en Allemagne & en Alsace ; quelques-uns de ses arrieres petits-neveux sont au service de France.

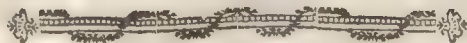
Jeunes guerriers héritiers d'un si beau nom, quoique vous me foyez inconnus, puis je terminer un ouvrage consacré à célébrer les vertus de votre illustre parent, sans vous exhorter à marcher sur ses traces?.... Si la gloire de suivre les étendards d'un prince, qui, dans un âge où l'on n'écoute souvent que la voix du plaisir, étoit déjà le pere de ses sujets, peut ajouter à l'envie que vous avez de mériter les lauriers, félicitez-vous de n'avoir point à chercher des modeles ailleurs que dans votre illustre maison. La France est votre patrie adoptive ; partagez donc l'enthousiasme & l'ivresse d'un peuple qui ne respire qu'après la gloire ; d'un peuple qui fait son idole de ses rois, & qui ne voit dans LOUIS que l'ami de la paix, le défenseur de l'humanité & le bienfaiteur d'une nation qui ne cesse de faire

monie, des capitaines aux gardes & des chevaliers des ordres de St. Alexandre de Newsky & de Ste. Anne.

des vœux pour la prospérité de son regne. . . . (50).

Animés du même esprit qui jadis échauffoit le grand homme dont je viens de vous retracer les exploits, souvenez-vous de ce qu'il fit pour son auguste maître & pour le bien de ses peuples. Un héros que son bras seul auroit rendu fameux, ne seroit point le héros de l'humanité. Admirez, j'y consens, la valeur & l'intrépidité du vainqueur d'Asoph; mais, si vous êtes appelés à fournir un jour la carrière dans laquelle il a fait briller tant de vertus; ne perdez point de vue la fermeté, la prudence & la douceur qu'il portoit dans les conseils; imitez son désintéressement & son intégrité dans l'administration, c'est le moyen de soutenir avec gloire le nom que vous portez, & de vous assurer les suffrages de la postérité.

(50) LOUIS XVI n'a pris les armes que pour pacifier l'Europe en assurant l'indépendance de l'Amérique. Chaque jour de son regne a été marqué par un établissement glorieux & utile à son peuple, ou consolant pour l'humanité.



RECUEIL

Des différentes pieces qui peuvent servir à l'éclaircissement des faits rapportés dans la vie de l'amiral LE FORT.

Teneur du Congé de M. LE FORT, lorsqu'il obtint la permission de venir à Geneve.

NOUS, PAR LA GRACE DE DIEU, GRAND SEIGNEUR ET TZAR, GRAND DUC FÉDOR ALEXIEVITZ, AUTOCRATEUR, &c.; savoir faisons, que le capitaine FRANÇOIS LE FORT nous a servi fidèlement, a combattu vaillamment contre l'ennemi, comme il appartient à un brave officier, &c. Nous, GRAND SEIGNEUR ET TZAR, avons permis que le capitaine LE FORT

puisse sortir de notre Royaume pour aller en sa patrie : Nous avons aussi commandé de lui donner un passeport cacheté de notre grand Sceau, le 28 Octobre 1681.



*Teneur du passe - port qui lui fut
délivré pour le même objet par
le Général GORDON.*

PAR ordre du Très-Haut & Puissant Prince TZAR FÉDOR ALEXIEVITZ, Autocrateur, &c. moi, PATRICE GORDON, Seigneur d'Achvichrien & Westertonve, Général-Major de l'artillerie & de l'infanterie, Gouverneur de Kiof; savoir faisons, que noble & vaillant M. FRANÇOIS LE FORT, Capitaine de Sa Majesté TZARIENNE, s'est toujours comporté, tant en marche, en garde, & en divers combats & bataille, en brave & généreux Officier, &c.



*Réception de Noble HENRI LE
FORT, fils de l'Amiral, par le
Magnifique Petit Conseil.*

Extrait des Régistres de la République de
Geneve, du 19 Juin 1695.

M. le premier Syndic dit, que Noble HENRI LE FORT, jeune homme âgé de dix à onze années, fils unique du Seigneur FRANÇOIS LE FORT notre Citoyen, Général des armées des TZARS de Moskovie, lequel arriva le jour précédent en cette ville, où il a été envoyé par ledit Seigneur son pere, étoit venu lui rendre visite accompagné de ses plus proches parens, & lui avoit témoigné que ces Monarques lui avoient fait l'honneur de lui remettre une lettre pour le Conseil, auquel il desiroit de la rendre.

Noble HENRI LE FORT fut admis ce même jour à l'audience du Conseil. Le Seigneur Conseiller FAVRE le reçut à l'entrée de la salle, & le conduisit à un fauteuil placé devant M. le premier Syndic. Il étoit accompagné des Nobles

AMI LE FORT, Seigneur ancien Syndic, & BARTHELEMI LECT ses oncles. Comme il ne parloit pas françois, le Seigneur AMI LE FORT exposa le sujet qui avoit mû ledit Seigneur son pere à l'envoyer en cette ville, l'honneur que les Sérénissimes TZARS lui ont fait de le favoriser de leur lettre de recommandation, & la priere que le dit Seigneur Général fait au Conseil de vouloir octroyer à son fils unique sa faveur & sa protection, dont il conservera une éternelle reconnoissance. Ensuite de quoi le jeune Seigneur ayant présenté la lettre des TZARS à M. le premier Syndic, l'ouverture & la lecture en fut faite par le Seigneur Secrétaire GAUTIER, tous les Seigneurs du Conseil étant debouts & découverts; après quoi M. le premier Syndic lui dit, que le Conseil étoit très-sensible à l'honneur que LL. MM. TZARIENNES nous faisoient; que nous aurions très à cœur de nous conserver dans leur précieuse bienveillance, & qu'en particulier le Conseil se feroit un grand plaisir de témoigner en sa personne l'estime singuliere qu'il faisoit du Seigneur son pere.

Il se retira, & fut reconduit de la même maniere qu'il avoit été introduit.

L I T T E R Æ

Senatûs totiusque congregationis Rei-
publicæ Genevensis Serenissimis, Po-
tentissimis, Magnis Dominis Czari-
bus, & Magnis Ducibus, JOANNI
ALEXIEVITZ, PETRO ALEXIEVITZ,
Dei gratiâ, totius magnæ, parvæ &
albæ Ruffiæ Autocratoribus, Mosco-
viæ, Kioniæ, Volodimiræ, Novo-
gardix Czaribus, Casani Czaribus,
Astarachani, Czaribus Sibirix, Do-
minis Plefcoviæ, & Magnis Ducibus
Smolensci, &c. &c. &c.

*SERENISSIMI, POTENTIS-
SIMI ET INVICTISSIMI TZA-
RES, &c. &c. accepimus ex litteris no-
bilis & generosi Viri, FRANCISCI
LEFORTII, Civis nostri, se, ab eo,
quo à nobis secundum placitum nostrum
veniamque concessam discessit, tempore,
SERENISSIMARUM MAJESTA-
TUM VESTRARUM CZARIEN-
SIUM favore ita novis subindè gratiis
auctum cumulatumque fuisse, ut ad su-
prema militaria munera evectus sit,*

L E T T R E

*Du Magnifique Conseil de la Républi-
que de Geneve aux Sérénissimes &
très-puissans Seigneurs Tzars &
Grands Ducs JEAN & PIERRE
ALEXIEVITZ, par la grace de
Dieu, Autocrateurs de toutes les
grande, petite & blanche Ruffies,
Tzars de Moskovie, de Kionie, de
Volodimire, de Nowogorod, de
Casan & d'Astracan, de Sibérie,
Souverains de Plefcovie, Grands
Ducs de Smolentz, &c. &c. &c.*

*SÉRÉNISSIMES TRÈS- PUISSANS ET
TRÈS-INVINCIBLES PRINCES ET TZARS,
nous venons d'apprendre par une lettre
de Noble FRANÇOIS LE FORT, Citoyen
de notre République, que depuis l'é-
poque où, sous notre bon plaisir & avec
notre permission, il avoit quitté sa pa-
trie pour entrer dans vos États, il n'a-
voit cessé d'être comblé chaque jour
des faveurs de Vos S. M. TZARIENNES;
que non-seulement ELLES avoient dai-*

*atque specialissimâ earum benevolentia
eò usque honoretur, ut jam ipsi nihil
plus ultra optandum supersit.*

*Nuncius iste vehementer gratus nobis
fuit, quod Civem nostrum spectet, qui
non ob eximias solummodo naturæ dotes
nobis charissimus est, sed & ob nobilem
atque apud nos illustrem, à quâ oriun-
dus est, familiam; fratre natu majore
Nobili AMADEO LEFORTIO supre-
mam in Republica nostra Syndici fide
Consulis dignitatem summa cum laude
etiamnum sustinente; quo-circâ suppe-
ditato nobis à SERENISSIMIS MA-
JESTATIBUS VESTRIS CZA-
RIENSIBUS amplissimo gratiarum ac-
tionis argumento, pro tantis in Civem
nostrum beneficiis & honoribus collatis,
nos hoc leve, aliud siquidè non pos-
sumus, sed sincerum & perpetuum gra-
titudinis nostræ monumentum AUGUS-
TISSIMIS MAJESTATIBUS
VESTRIS CZARIENSIBUS, quâ
par est observantiâ, mittimus & conse-
cramus, gratumque & acceptum habere
humillimè rogamus, summumque impe-
riorum Arbitrum, Deum ter optimum,
maximum supplices deprecamur, ut SE-
RENISSIMAS MAJESTATES
VESTRAS CZARIENSES salvâs &
incolumes tueatur, earumque imperium,*

gné l'élever aux premières dignités mi-
litaires de leur empire, mais qu'ELLES
avoient poussé la bienveillance au point
de ne lui laisser rien à désirer.

Cette nouvelle nous a été d'autant
plus agréable, que nous avons vu avec
plaisir les faveurs & graces de VOS
MAJESTÉS IMPÉRIALES tomber sur un
de nos Citoyens, cher à ses compatrio-
tes autant par les belles qualités qu'il
a reçues de la nature, que par la no-
blesse & l'ancienneté de sa maison;
car il est frere de Noble AMI LE FORT,
qui, dans ce moment, occupe avec
distinction la place de Syndic ou de
Consul dans notre République.

Tant de graces & d'honneurs accu-
mulés par VOS AUGUSTES MAJESTÉS
sur la tête d'un de nos compatriotes
vous donnent des droits à notre recon-
noissance : nous ne pouvons en offrir
à VOS MAJESTÉS qu'un bien foible
monument, mais nous vous l'offrons
avec tout le zèle & toute la sincérité
dont nous sommes capables, en les con-
jurant humblement de l'avoir pour
agréable & de le recevoir avec bonté.
Nous prions le Souverain Arbitre des
choses, le Dieu tout puissant, de veiller
sur les jours de VOS SÉRÉNISSIMES

*tam utile ac necessarium ad felicitatem
& salutem numerosissimarum gentium ipsis
subditarum ad longissimos felicissimosque
& gloriosissimos dies proroget & fulciat.*

*Datum in Senatu nostro die vigesimo
Decembris anno millesimo sexcentesimo
nonagesimo secundo.*

*Ex mandato Dominorum meorum
Syndicorum & Senatûs.*



MAJESTÉS

MAJESTÉS & de les prolonger , puisqu'ils
ne luisent que pour la félicité & la satis-
faction des peuples innombrables sou-
mis à leur empire.

Donné dans notre Conseil le ving-
tieme jour de Décembre mil six cent
quatre-vingt-douze.

*Par ordre de Nos Seigneurs Syndics
& Conseil.*



G

L I T T E R Æ

CZARIUM MOSCOVIÆ, &c. &c.

Serenissimi, Potentissimi, Magni Domini Czares, & Magni Duces, JOANNES & PETRUS ALEXIEVITZ, Dei gratiâ totius magnæ, parvæ, & albæ Ruffiæ Autocratores, Moscoviæ, Kioniæ, Volodimiræ, Novogardiæ Czares, Casani, Astarachani & Sibiræ Czares, Domini Plefcoviæ, & Magni Duces Smolensci, &c. &c. &c.

HONESTIS, Nobilibus & Honoratis Syndicis, totique Senatui congregationis Reipublicæ Civitatis Genevensis, CZAREA NOSTRA MAJESTAS, propensam benevolentiam.

Hoc, à condito mundo septies millesimo ducentesimo primo anno, decimâ septimâ die Martii, Nobis Magnis Dominis, Czareæ Nostræ Majestati redditæ sunt vestræ litteræ scriptæ à natiuitate saluatoris Nostri præterito millesimo sexcentesimo nonagesimo secundo anno,

L E T T R E

DES TZARS DE MOSKOVIE, &c. &c.

Les Sérénissimestrès-puissans Seigneurs Tzars & Grands Ducs JEAN & PIERRE ALEXIEVITZ, par la grace de Dieu Autocrateurs de toutes les grande, petite & blanche Ruffie; Tzars de Moskovie, de Kionie, de Volodimire, de Nowogorod, de Casan, d'Astracan & de Sibérie; Souverains de Plefcovie, Grands-Ducs de Smolentz, &c. &c.

Aux Syndics & Conseil de la République de Geneve; salut & bienveillance.

L'an sept mil deux cent un de la création, le dix-septieme jour de Mars, a été remise à Nos Majestés votre lettre en date du vingt-un Décembre de l'an mil six cent quatre-vingt-douze depuis la natiuité du Sauveur, par laquelle,

vigesima die Decembris : in quibus Nobis Magnis Dominis ; vos , Honesti & Nobiles Syndici , ac senatus gratos se ostenditis , cognoscentes Czareæ Nostræ Majestatis gratiam Civi vestro nobili , vobisque dilecto FRANCISCO LE-FORTIO , in supremum militarium officiorum gradum evecto , exhibitam.

Quapropter supra memoratis litteris vestris cum propenso Czareæ Nostræ Majestatis animo intellectis , Nos Magni Domini hisce præsentibus Czareæ Nostræ Majestatis litteris respondemus.

Verum esse quod Nos Magni Domini Civem vestrum generosum , Nobilem FRANCISCUM JACOBIDEM LE-FORTIUM singulari nostrâ gratiâ foventes , dignati sumus ipsi deferre honorem supremi gradus munerum nostrorum militarium , hoc est , officium Generalis supra partem Czareæ Nostræ Majestatis selectioris Peditatus , quam dignitatem à Nobis Magnis Dominis ipse Generalis FRANCISCUS JACOBIDES sibi demeritus & fidelibus suis servitiis & congenitis virtutibus.

Qualiter-cumque Nos Magni Domini , Czarea Nostra Majestas non solum ipsum , sed & omnes ipsi similes peregrinos Viros fortes in posterum Nobis Magnis Dominis adfuturos , & contra hostes nostros quoscumque strenuè se præstaturos ,

au nom de votre République, vous nous témoignez la reconnaissance que vous ont inspiré les bontés dont nous avons comblé votre bien aimé Citoyen Noble FRANÇOIS LE FORT, en l'élevant aux premières dignités militaires de notre empire.

Nos Majestés Tzariennes, pénétrées des sentimens contenus dans cette lettre, y répondent avec plaisir par ces présentes.

Il est vrai que nous avons accueilli avec une bonté particulière Noble FRANÇOIS fils de JAQUES LE FORT votre concitoyen, que nous lui avons conféré le premier grade militaire de notre empire, c'est-à-dire, le titre de Général & de Colonel de notre régiment *choisi* ; honneur dont il s'est rendu digne, autant par les vertus & les belles qualités qu'il a reçu de la nature, que par les bons & loyaux services rendus à Nos Majestés.

C'est pourquoi Nos Majestés Tzariennes s'engagent à accorder la même faveur & bienveillance Impériale à tous les Etrangers, braves & courageux, qui marcheront sur les traces de cet

*eâdem Nostrâ Czareâ clementiâ & provi-
dentiâ asscuramus.*

*Quod autem, vos Syndici & Senatus
in litteris vestris bonum testimonium de
cognitis virtutibus, de que nobili familia
supradicti Generalis FRANCISCI JACO-
BIDIS perhibuistis, hoc Nobis Magnis
Dominis planè perspicuum, & consenta-
neum est respectu honorum ejus conatum,
& diligentium servitiorum, à Nobisque
Magnis Dominis cum gratiosâ propen-
sione susceptum.*

*Hicce Nos Magni Domini Czarea
Nostra Majestas, vobis Honestis & No-
bilibus Syndicis & Senatui cæterisque
congregationis vestræ consiliariis salutem,
pacificos, felicesque successus, necnon
omnigenam Reipublicæ vestræ prosperi-
tatem.*

*Data in imperante Nostrâ Magnâ
Metropoli Moscoviâ, anno septies mil-
lesimo ducentesimo primo die mensis
Aprilis, regni nostri duodecimo anno.*



illustre Guerrier, & qui, comme lui,
travailleront à l'agrandissement de no-
tre Puissance en combattant nos en-
nemis.

Quant au bon & fidele témoignage
que vous, Très - Honorés Syndics &
Conseil, nous rendez dans votre lettre
sur la noblesse & les vertus éminentes
de notre Général FRANÇOIS fils de
JAQUES LE FORT votre concitoyen,
il n'ajoute rien à ce que nous avons
remarqué dans ce Guerrier, qui, par
ses efforts multipliés & par ses services
signalés, a tout mérité de notre bien-
veillance Impériale.

Très - Honorés Syndics & Conseil,
nos Majestés Tzariennes vous souhai-
tent, ainsi qu'à tous les autres Magistrats,
& en général à toute votre République,
une pleine & entière prospérité.

Donné dans notre Palais Impérial
de Moskou, au mois d'Avril de l'an de
la création sept mil deux cent un, de
notre regne le douzieme.



L I T T E R Æ

Senatûs Genevensis Magnis Dominis
JOANNI & PETRO ALEXIEVITZ
Czaribus Moscoviæ, &c. &c. &c.

SERENISSIMI, POTENTISSIMI
ET INVICTISSIMI CZARES,
&c. &c.

Vir nobilis, AMADEUS LEFORTIUS, Syndicus, Frater Noster dilectissimus, Nobis exposuit se à Generosissimo FRANCISCO LEFORTIO ejus Fratre, Generali suprâ partem selectioris Peditatûs Serenissimæ VESTRÆ MAJESTATIS CZARÆ, rogatum fuisse, ut ad ipsum mitteret PETRUM LEFORTIUM filium suum, quo à tenerâ juventute Serenissimæ MAJESTATIS VESTRÆ CZARÆ benevolentia dignum in dies se reddere nitatur; nostrasque litteras commendatitias, ad Serenissimam MAJESTATEM VESTRAM CZAREAM à Nobis postulans, eas, habitâ ratione dignitatis suæ, nos-

L E T T R E

Du Magnifique Conseil de la République de Geneve aux Tzars
JEAN & PIERRE ALEXIEVITZ, &c. &c. &c.

SÉRÉNISSIMES TRÈS - PUISSANS ET
TRÈS - INVINCIBLES PRINCES ET
TZARS, &c. &c.

Notre bien aimé Syndic Noble AMI LE FORT, vient de nous annoncer que le Général FRANÇOIS LE FORT son frere, Colonel du régiment *choisi* au service de Vos MAJESTÉS, l'avoit prié de vouloir bien lui envoyer PIERRE LE FORT son fils, persuadé que l'éducation qu'il a reçue parmi nous le rendroit de jour en jour digne des bontés qu'il se promet de la bienveillance de Vos MAJESTÉS. En outre, comme il nous conjure de nous joindre à lui pour obtenir cette faveur insigne, nous nous y prêtons volontiers par déférence pour la place qu'il occupe parmi nous, & par

irique in Patrem & Filium amoris lumbenter concedimus.

Quocirca nos Syndici & Senatus Reipublicæ Genevensis supplices & summâ cum observantiâ Serenissimam MAJESTATEM VESTRAM CZAREAM rogamus, ut benevolentia suâ nos fovere pergendo novam hanc gratiam addat, dictumque, Civem nostrum PETRUM LEFORTIUM magnæ spei adolescentem, & præclaris dotibus ornatum, sibi commendatum habere dignetur.

Quæ vota, pro tot tantisque in nos Civesque Nostros beneficiis collatis rependere non valentes, nova jam pro felicissimo longissimo & gloriosissimo Serenissimæ MAJESTATIS VESTRÆ CZARÆ imperio ex corde offerimus.

Datum in Senatu Nostro, die primâ Julii, anno millesimo sexcentesimo nonagesimo quarto.

Ex mandato Dominorum meorum Syndicorum & Senatûs.

l'amitié que nous portons à son fils & à lui.

En conséquence, nous, Syndics & Conseil de la République de Geneve, supplions VOS MAJESTÉS IMPÉRIALES d'ajouter à tant de marques de bienveillance dont Elles nous ont honorés, celle que nous réclamons aujourd'hui, & de daigner accueillir notre concitoyen PIERRE LE FORT, recommandable par ses bonnes qualités. & qui, dans un âge tendre, donne déjà les plus hautes espérances.

Il n'est pas en notre pouvoir de reconnoître d'une manière digne de VOS SÉRÉNISSIMES MAJESTÉS, les bienfaits qu'Elles ont daigné répandre sur nous & sur nos concitoyens. Nous ne faisons qu'un vœu; mais nous le faisons avec toute la sincérité dont nous sommes capables, en conjurant l'Éternel de prolonger les jours du regne glorieux de VOS MAJESTÉS TZARIENNES.

Donné dans notre Conseil le premier jour de Juillet de l'an mil six cent quatre-vingt-quatorze.

Par ordre de nos Seigneurs Syndics & Conseils.

L I T T E R Æ

Czarium Moscoviæ JOANNIS & PETRI
ALEXIEVITZ Senatui Genevensi.

HONESTIS ; Nobilibus & Honoratis Syndicis , & toti Concilio conventus Reipublicæ Civitatis Genevensis , NOSTRÆ CZARÆ MAJESTATIS benevolentiam & gratiam.

Præsenti à condito mundo , septies millesimo ducentesimo tertio anno , Decembris primâ die , Nobis Magnis Dominis Nostræ Czareæ Majestati porrexit litteras vestras scriptas anno à natiuitate Salvatoris præterito millesimo sexcentesimo nonagesimo quarto , Julii secundâ die , Nobilis AMADEI LEFORTII Syndici , & fratris vestris & filius PETRUS LEFORT. Quibus nobis Magnis Dominis , Nostræ Czareæ Majestati , vos Honesti & Nobiles Syndici & Senatus , gratissimè illum PETRUM commendatis , & de Nobili dignitatis ejus

L E T T R E

*Des TZARS JEAN & PIERRE
ALEXIEVITZ au Magnifique
Conseil de la République de
Geneve.*

AUX Nobles & Honorés Syndics & Conseil de la République de Geneve ; salut & bienveillance.

L'an sept mille deux cent trois , le premier jour de Décembre , PIERRE LE FORT , fils de Noble AMI LE FORT , Syndic de votre République , nous a remis une lettre en date du 2 Juillet de l'an mille six cent quatre-vingt-quatorze , par laquelle vous , Très-Honorés & Nobles Syndics & Conseil , recommandez le dit PIERRE à Nos Majestés Impériales , en nous conjurant d'avoir égard à la noblesse de son origine , & de l'accueillir , tout jeune qu'il est , avec notre bienveillance accoutumée.

*familiâ testimonio adhibito, postulatis ut benevolentia illum adolescentem, gratia-
que nostrâ Imperiali, & respectu fo-
veamus.*

*Itaque nos Magni Domini Nostra Cza-
rea Majestas, hisce Nostris Czareæ Ma-
jestatis litteris vobis correspondemus.*

*Siquidem Nos Magni Domini Civem
vestrum generosum, Nobilem FRANCIS-
CUM JACOBIDEM LEFORTIUM, Ge-
neralem nostrarum pedestrium selectiorum
foldatorum cohortium, singulari nostræ
Czareæ Majestatis gratiâ prosequimur;
mandavimus nepotem ejus præ dictum
adolefcentem, in conspectum Nostræ Cza-
reæ Majestatis admitti: vestrasque litte-
ras suscipi, ac gratiam nostram exhi-
beri, & in regnante Nostrâ Civitate re-
manere cum Patrueli suo jussimus. Dùm
autem ille Nobis Magnis Dominis,
Nostræ Czareæ Majestati, naturalibus
suis dotibus servitia præstiterit, & Nos-
tram Czareæ Majestatis gratiam sibi
demeruerit, tùm Nos Magni Domini,
Nostræ Czareæ Majestatis summâ gra-
tiâ & respectu afficiemus.*

C'est pourquoi, nous puissions Sei-
gneurs & TZARS, nous vous répon-
dons ce qui suit.

Nous avons comblé de faveur votre
compatriote Noble FRANÇOIS fils de
JACQUES LE FORT votre concitoyen;
nous l'avons élevé au grade de Géné-
ral & de Colonel de notre régiment
choisi. Nous voulons de même que son
neveu acquiere des droits sur les bon-
tés de Nos Majestés: en conséquence
nous l'avons admis à notre audience
publique, où, après avoir entendu la
lecture de votre lettre, nous lui avons
accordé notre bienveillance Impériale,
en ordonnant qu'il demeurât avec no-
tre général son oncle, dans notre ville
Impériale où nous tenons notre cour,
nous réservant d'ajouter de nouvelles
graces à cette première dès que ce jeu-
ne homme, qui donne les plus hautes
espérances, les aura méritées par quel-
ques services rendus à Nos Majestés.

Insuper ex Nostro Czareæ Majestatis mandato , ad petita hujus prædicti Nobilis & juxta dignitatem ejus pro fidelibus servitiis Nostre Czareæ Majestatis gratiâ condecorati Generalis Nostri FRANCISCI JACOBIDIS LEFORTII dimissus filius ejus ANDREAS LEFORTIUS in Dominium vestrum Honestorum , & Nobilium Syndicorum , in civitatem Genevam gratiâ addiscendarum artium liberalium necnon militarium , ac politicarum , visitandorum quoque causâ consanguineorum suorum.

Idcirco vos Honesti & Genevenses Syndici , pro vestro benevolo affectu erga illum adolescentem propensissimi , benevolentiam vestram illi demonstrare , bonoque affectu prosequi , & omne dignum juvamen in necessariis ipsi suppeditare velitis. Posthæc , Nos Magni Domini , Nostre Czareæ Majestas , optamus vobis Honoratis & generosis Syndicis ac Senatui , cæteris etiam conventus vestri consiliaris salutem , pacificamque successivam directionem , & omnem Reipublicæ , & Civitati vestre felicitatem.

De plus , par un ordre suprême de Mos Majestés Tzariennes , & pour répondre à la demande de Noble FRANÇOIS LE FORT , que nous avons comblé d'honneur , & par reconnoissance des bons & loyaux services qu'il nous a rendus , nous avons laissé sortir de nos États ANDRÉ LE FORT son fils , afin qu'il allât sous vos auspices , dans votre République & dans votre académie , pour visiter sa famille , pour se former le cœur & l'esprit , & recevoir une éducation qui le fasse exceller dans la politique , dans l'art militaire comme dans tous les arts libéraux.

C'est pourquoi , Très-Honorés & Nobles Syndics & Conseil , nous vous recommandons d'accueillir ce jeune homme avec bonté , de l'aider & de l'assister en tout point de vos conseils. Ce faisant , nous Puissans Seigneurs & TZARS de Moskovie , nous vous souhaitons toutes sortes de prospérités , ainsi que la conservation de la République.

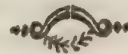
*Scriptum Imperii nostri in aulâ, in
regnante magnâ urbe Moscuâ, anno à
condito mundo septies millesimo ducen-
tesimo tertio, mensis Februarii tertiâ
die, Imperii Nostri decimo tertio
anno (*)*.

(*) Collationné de mot à mot les quatre Let-
tres ci-dessus aux originaux déposés dans
nos archives, par Nous soussigné Conseiller
& Secrétaire d'Etat de la Ville & Répu-
blique de Genève. Et expédié en faveur de
Noble ABRAHAM LE FORT, le 22 Juillet
1757.

Signé, PICTET.



Donné dans notre Palais Impérial
de Moskou le trois Février de l'an de
la création sept mille deux cent trois,
de notre regne le treizieme.



TRADUCTION

LITTÉRALE

Du Diplôme original, qui constate la donation faite par PIERRE-LE-GRAND à son Favori.

PAR la grace de DIEU, Nous Très-Haut & Très-Puissant Roi, TZAR & Grand Prince PIERRE ALEXIEVITZ, Autocrateur de toutes les grande, petite & blanche Russies, &c.

Par notre approbation Impériale & par notre faveur bienveillante, Nous avons nommé Amiral & Général FRANÇOIS-JAKOLEWITSCH LE FORT, en considération de tous les fideles services qu'il nous a rendus, & du zele qu'il montra lorsqu'il fut l'année passée 7204, par notre Oukase Impérial, à notre service à la tête du grand régiment avec notre Boyari & Woiewo-

de Alexis Semenowitsch Scheim avec les soldats de son régiment pour entreprendre des opérations sur la ville d'Asoph & sur les peuples ennemis. Pour cette expédition Impériale, il est arrivé de Moskou à Woronitze, lieu de sa destination, & ensuite de Woronitze par eau sur les vaisseaux en très-peu de tems avec le succès le plus désiré & la plus grande diligence devant Asoph,

Mais, avant l'arrivée de l'amiral & général devant la dite ville, on avoit envoyé par eau des troupes de son commandement pour s'opposer aux troupes auxiliaires Turques qui venoient pour secourir les infideles d'Asoph. Nos troupes ont empêché celles des Turcs d'approcher d'Asoph par mer, les ont battus, ont pris leurs navires, leurs armes, leurs magasins à poudre & les autres munitions de guerre, comme aussi leurs draps & autres marchandises. Ils ont brisé, brûlé & submergé leurs vaisseaux.

L'amiral & général avec nos troupes guerrières étant arrivé devant Asoph, la bloqua fortement & continua avec force ses opérations militaires, en faisant faire des mines en plusieurs endroits, en la canonnant, la bombar-

dant & en y jettant des grenades. Il donnoit jour & nuit de forts & violens assauts : il se fortifia par de bons remparts, ôta ensuite toute communication aux ennemis du côté de l'eau & empêcha les secours d'approcher d'Asoph. Enfin les Tatars de la Crimée, les Cubans, les Nagaïs vinrent sous le commandement de Nouradin, Sultan; de Mustaffa Pacha de Caffa & de Kubech Aga de Kubanie, outre les deux fils du Cham & beaucoup de Murfa, par terre avec beaucoup de cavalerie au secours d'Asoph.

Nos troupes Impériales ont eu beaucoup d'attaques & de combats opiniâtres à soutenir pendant plusieurs jours avec les troupes ennemies. Mais par la grace de la très-sainte & indivisible Trinité, aussi bien que par l'intercession de la bienheureuse Vierge-Marie, par les prières de tous les Saints miraculeux de Moskou & par notre bonheur Impérial, les ennemis Murfa & les autres chefs, les Tatars de la Crimée, les Nagaïs furent taillés en pièces, un grand nombre fut pris & le reste mis en déroute; les chefs Beck, Murfa, Nouradin, Ameldefch & Atalyque furent aussi faits prisonniers; Nouradin, Sultan,

fut dangereusement blessé, & Dulack, le premier Murfa de Kubanie, fut tué: on lui coupa la tête, & elle fut apportée avec le bagage. Nos troupes Impériales ayant joint le rempart qui les fortifioit avec celui de la ville, après avoir miné le talus de ce dernier, assaillirent les fortifications & tuèrent un grand nombre d'ennemis; ensuite ils s'emparèrent des canons, & forcèrent les Turcs d'abandonner leurs postes avec perte.

Le Sultan Nouradin avec les hordes de Crimée, de Kubanie & des Nagaïs, voyant la supériorité & le courage intrépide de nos troupes Impériales & la foiblesse des siennes, abandonnerent le camp d'Asoph, & s'enfuirent vers leurs habitations. Les habitans même d'Asoph, voyant les opérations & les vives attaques de leur ville aussi bien que le danger d'une perte inévitable, baissèrent leurs drapeaux, & supplièrent de leur conserver la vie en proposant à notre Majesté Impériale de lui livrer la ville d'Asoph avec tous les prisonniers qui s'y trouvoient, & de nous remettre le traître Jakuschka, allemand de nation, qui, après qu'il eut l'année précédente 7203 trahi nos régimens Impériaux &

après avoir déserté , s'étoit réfugié à Afoph, y avoit apostasié.

Le Bey d'Afoph, les Agas & les principaux de la ville, avec tous les habitants d'icelle étant sortis, amenerent les prisonniers avec le traître Jakuschka, que nous reçûmes; & rendirent la ville, les étendards, les canons & tous les trésors à Notre Majesté. Nous acceptâmes d'eux la ville d'Afoph, ses canons, drapeaux & tous les trésors, aussi bien que les prisonniers & le traître Jakuschka, &, au lieu de mettre ces infidèles à mort, nous leur accordâmes la vie sauve & la permission de se retirer dans leurs pays.

Nos troupes Impériales, après la prise d'Afoph, s'emparèrent encore de Lutin, autre ville ennemie dans le voisinage d'Afoph avec ses canons & ses trésors. Après cette expédition nos troupes Impériales revinrent heureusement de cette campagne, & notre Boyari l'amiral & Woiewode du régiment a conquis, tant par son courage que par les forces de nos troupes Impériales, par ses services fidèles, par ses attaques fortes & vigoureuses & autres opérations guerrières, la ville d'Afoph depuis longtemps si célèbre & si bien fortifiée que
le

le bruit s'en répandit, non-seulement dans les royaumes circonvoisins, mais aussi par toute la terre.

Nous PIERRE ALEXIEVITZ TZAR, Grand Prince Souverain & Autocrateur de la grande, petite & blanche Russie, accordons à FRANÇOIS JAKOWLEWITSCH LE FORT notre amiral & général en considération de sa fidélité, de son zèle signalé dans toutes les occasions, de ses services importants & de sa victoire sur les infidèles notre bienveillance Impériale; & pour lui marquer notre contentement, nous ordonnons qu'on lui donne pour sa fidélité & son zèle signalé, de notre trésor Impérial, un gobelet d'argent doré avec son couvercle, un castan d'or doublé de martre zibeline, & lui accordons en même tems des fiefs qui ont été joints nouvellement à notre domaine, dans le district Epifausk, le balliage de Bogojawlenskoï avec tous les villages, laboureurs, serfs, journaliers, artistes, &c. de même que les moissons, grains, forêts, prairies, moulins, étangs avec toutes les appartenances & dépendances de ce bailliage selon les contrats, dépens & registres. Nous avons ordonné de lui

accorder cette lettre de donation concernant le bailliage dont nous lui avons fait présent, de la sceller de notre grand sceau Impérial, pour servir de monument à sa postérité & lui rappeler qu'il a mérité cette faveur Impériale par son zèle, son courage intrépide & ses services constants, & qui doit servir d'exemple à ses fils, petits-fils, arriere petits-fils, & à ceux de sa famille qui se dévoueront de même à notre service & à celui de nos Augustes Successeurs; afin qu'ils soient engagés à nous servir comme lui nous a servi, fidèlement, courageusement & avec le zèle le plus ardent.

C'est pourquoi cette donation a été faite immuablement par Nous Très-Haut & Très-Puissant PIERRE ALEXIEVITZ Tzar, Grand Prince Souverain & Autocrateur de toutes les grande, petite & blanche Ruffies, à l'Amiral & Général FRANÇOIS JAKOWLEWITSCH, à ses enfans qui nous servent présentement, ainsi qu'à ses petits-enfans & autres héritiers futurs qui seront à notre service. Il leur sera libre de vendre, d'hypothéquer ces biens, pourvu qu'ils ne les lèguent à aucun monastere; mais si ces biens venoient à être vendus à une an-

tre famille, & que quelqu'un de la sienne qui se trouveroit ou qui voudroit entrer à notre service, voulût les racheter, il pourroit les retirer, selon les loix: s'ils venoient à mourir sans héritiers, & que les biens ne fussent ni vendus ni hypothéqués, ils retourneront de droit au domaine Impérial.

Donné à Moskou l'an du Monde 7205, & l'an de grace 1697 le 28 Février, & de notre règne le quinzieme.

Cette lettre de donation a été scellée dans nos archives, & a été enrégistrée dans les annales le 28 du même Février.

Souffigné,

PIERRE SCHWARTOW, Secrétaire.

Par ordre de Sa Majesté notre Grand Tzar & Grand Duc PIERRE ALEXIE-

H 2.

(172)

VITZ, Autocrateur de la grande, petite & blanche Russies.

A soussigné,

Secrétaire, GAURITO DEREWNIN.

Revu, MICHEL GULAEW.

F I N.

6.

03

Hist. Russ.

75g.

